





Deborah

049

v. 2

5/11/85

PQ

21910

.B7

C52

1857

v. 2



LES CHAUFFEURS

Ouvrages d'Alexandre Dumas.

Le Pasteur d'Ashbourn.	8 vol.
Mes Mémoires.	22 vol.
Olympe de Cleves	9 vol.
Conscience	5 vol.
Un Gilblas en Californie.	2 vol.
Les Drames de la Mer.	2 vol.
Histoire d'une colombe	2 vol.
Angé Pitou (suite au <i>Collier de la Reine</i>).	8 vol.
Pauline et Pascal Bruno.	2 vol.
Une vie artiste.	2 vol.
Le Trou de l'Enfer	4 vol.
Dieu dispose (suite au <i>Trou de l'Enfer</i>).	6 vol.
La Femme au collier de velours	2 vol.
La Régence	2 vol.
Louis XV	5 vol.
Louis XVI.	5 vol.
Les Mariages du père Olifus.	5 vol.
Le Collier de la reine	11 vol.
Les mille et un fantômes	2 vol.
Le Véloce.	4 vol.
Mémoires d'un Médecin et Césarine	20 vol.
Les Quarante-Cinq	10 vol.
La comtesse de Salisbury	6 vol.
Tomes 3, 4, 5, complétant la première édition.	3 vol.
Les deux Diane	10 vol.
Le Bâtard de Mauleon	9 vol.
Le Chevalier de Maison Rouge	6 vol.
Une Fille du Régent	4 vol.
La Comtesse de Charry	19 vol.
Catherine Blum	2 vol.
Les Mohicans de Paris	19 vol.
Ingénue	7 vol.
Page (le) du duc de Savoie.	8 vol.
El Saltéador.	3 vol.
Vie et aventures de la princesse de Monaco.	6 vol.
Souvenirs de 1830 à 1842	8 vol.
Grands Hommes (les) en robe de chambre	
1 ^o RICHELIEU.	5 vol.
2 ^o HENRI IV.	2 vol.
3 ^o CESAR.	7 vol.
Salvator le Commissionnaire	6 vol.
Journal de madame Giovanni	4 vol.
Madame du Bessand.	2 vol.
La Mecque et Médine	6 vol.
Le Lièvre de mon grand-père.	1 vol.
Meneur (le) de loups.	3 vol.
Compagnons (les) de Jehu	4 vol.

LES

CHAUFFEURS

PAR

ÉLIE BERTHET

LIBRAIRIE
E. DESBOIS & FILS
RUE HUQUERIE, 70
BORDEAUX

2

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente.

—
1858

CHAUFFEURS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1877

WATSON, JAMES, JR.
LONDON, 1877

VII

Une nuit d'angoisses (suite).

Les deux brigands étaient assis, en effet, à quelques pas de lui, devant une table sur laquelle se trouvait une lumière ; l'un portait un uniforme de garde national et l'autre de gendarme. Leurs visages

étaient noircis avec du charbon, et tout en causant, ils fumaient dans des pipes de corne. Les prisonniers n'avaient pas changé de position. Les uns restaient muets, comme privés de sentiment, tandis que d'autres continuaient à se plaindre tout bas. Madame de Méréville, étendue auprès de sa fille, paraissait évanouie ; mais la pauvre Maria éprouvait des soubresauts convulsifs, et l'on eût dit que la vie allait lui échapper.

Ses craintes pour sa bien-aimée cousine rendirent à Daniel toute son ardeur. Cependant il devait agir avec une extrême prudence ; il se sentait pleinement exposé à la lumière, et il devinait le regard de ses gardiens fixé sur lui. Le moindre mou-

vement faux pouvait être cruellement puni. Il travailla donc, par des ondulations mesurées et comme insensibles, à se rapprocher de Maria ; de temps en temps il s'arrêtait et ne bougeait plus ; mais bientôt, rassuré par la tranquillité des brigands, il continuait d'avancer avec la patiente lenteur d'un chasseur indien qui veut éviter l'œil perçant du tigre aux aguets.

Qu'attendait-il de cette manœuvre ? Rien autre chose sans doute que la consolation de se trouver plus près de mademoiselle de Méréville, peut-être de lui glisser un mot d'encouragement. Mais à sa grande joie, il s'aperçut que ces mouvements continuels avaient eu pour résultat de déranger la corde qui attachait ses mains, et

après de nouveaux efforts soigneusement dissimulés, il sentit ses bras tout à fait libres.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout. S'il usait sans ménagement de la faculté qu'il venait de recouvrer, on pouvait le lier de nouveau et assez solidement cette fois pour prévenir toutes les tentatives du même genre. Aussi ne songea-t-il pas à étendre les bras et continua-t-il à ramper avec des précautions infinies.

Enfin il se trouva près de la personne qu'il supposait être Maria, et tournant doucement vers elle sa tête enveloppée d'un voile, il murmura bien bas :

— Maria, chère Maria, pouvez-vous m'entendre ?

La respiration de sa voisine devint si pénible, si haletante, qu'on eût dit du râle d'un mourant.

— Mais elle étouffe ! pensa Daniel.

Sans calculer les suites possibles de sa témérité, il retira vivement un de ses bras de dessous son corps et le porta vers sa compagne de souffrance. Sa main rencontra par hasard un épais bandeau de toile qu'il écarta par un mouvement rapide. Un soupir de soulagement le remercia de ce secours inattendu. Pour lui, il s'empres-

de retirer sa main, doutant que cette action hardie eût pu échapper à ses gardiens,

Il en était ainsi pourtant. Les brigands, occupés de leur entretien, ne paraissaient déjà plus songer aux prisonniers, dont chaque minute augmentait le cruel malaise. Au dehors régnait un profond silence; on eût pu croire que, sauf ces deux hommes, toute la bande avait quitté la ferme du Breuil.

Daniel, encouragé par le succès de ses efforts précédents, essaya de débarrasser complètement ses yeux du bandeau qui les couvrait. Il y parvint encore heureusement, et il put observer ses gardiens

avec plus de soin qu'il n'avait fait jusque-là.

Celui qui portait l'uniforme de gendarme était un homme de quarante ans, à cou de taureau, aux cheveux frisés, dont le visage bourgeonné sous son masque de charbon trahissait des habitudes de grossière ivrognerie. Le second, vêtu en garde national avec une sorte de prétention, semblait avoir dix-huit ans à peine, et son œil oblique, ses cheveux gras et plats, je ne sais quoi de cynique dans son sourire et ses manières, annonçaient des vices d'une autre nature. Du reste, l'un et l'autre étaient robustes, déterminés; ils avaient des pistolets à la ceinture, et leurs sabres

nus étaient déposés sur la table, à portée de leur main.

Daniel ne s'effrayait pas d'une lutte possible contre ces redoutables bandits. Il songeait que s'il parvenait à dégager ses jambes comme il avait dégagé ses mains, il lui serait facile de s'élancer sur eux à l'improviste et de s'emparer d'un de leurs sabres ; alors il pourrait gagner la porte extérieure, écarter avec son arme tous ceux qui voudraient lui barrer le passage, et s'enfuir dans la campagne. Mais pour cela il eût fallu abandonner Maria, qui commençait à reprendre connaissance ; et le jeune homme avait la conscience que les plus grands dangers n'étaient pas encore passés pour les prisonniers.

Le scélérat qu'on avait appelé le Gros-Normand posa sa pipe sur la table, et promenant autour de lui son regard farouche, il dit d'un ton de mauvaise humeur, mais sans employer son argot ordinaire :

— Morbleu ! Sans-Pouces, allons-nous passer ainsi la nuit sans nous arroser un peu le gosier ? J'ai soif, moi... Cette maison a bonne apparence, et il doit y avoir quelque chose à boire.

— Prends garde, répliqua son compagnon ; il est défendu de se' griser... Souviens-toi de ce que nous a recommandé le Rouge !

— Je te dis que j'ai soif, et si l'on m'em-

pêche de boire, je quitterai le métier, mille peaux du diable ! Je me moque du Rouge et des autres ; nous prennent-ils pour des ci-devant nonnes ?

— Tu ne parlerais pas de cette manière si le *meg* pouvait t'entendre.

Sans tenir compte de ces observations, le Gros-Normand se mit à fouiller les meubles dont toutes les fermetures avaient été forcées. Il revint bientôt avec deux bouteilles pleines d'une liqueur dorée.

— Ce doit être du cidre, dit-il avec satisfaction.

Et il porta une des bouteilles à ses lèvres. Pendant qu'il buvait à longs traits, une expression plus marquée de béatitude se peignit sur son visage. Enfin il se décida, non sans effort, à retirer le flacon de sa bouche, l'offrit à son camarade, et dit en faisant claquer sa langue :

— Nous passerons une bonne nuit ;
goûte aussi... du véritable cognac !

Sans-Pouces, en dépit des scrupules qu'il avait exprimés, ne se fit pas prier et absorba une dose d'eau-de-vie plus modérée, mais fort copieuse encore. Puis il ralluma sa pipe. Au bout d'un moment, la boisson commença de l'enivrer.

— Gros-Normand, dit-il, sais-tu que, parmi les femmes qui sont là, il en est une fort jolie que je ne serais pas fâché d'embrasser?

— A ton tour, prends garde de t'empêtrer dans une mauvaise affaire; le Rouge a recommandé de laisser les *pantes* tranquilles. Buvons plutôt; on peut bien se rafraîchir, que diable!

Et il attaqua de nouveau la bouteille.

— Bon! reprit Sans-Pouces, si l'on peut se rafraîchir, il n'est pas défendu non plus de s'égayer; histoire de passer le temps. Je te dis que l'une de ces créatures est

jeune et jolie ; je l'ai bien vue tandis que L'habit-Vert était en train de la lier. Mais laquelle est-ce donc ? Je ne la reconnais plus.

Il voulut se lever ; l'ivrogne le retint.

— Bois ! dit-il en lui présentant la bouteille.

Sans-Pouces ne résista pas plus que la première fois ; mais sa curiosité n'en parut pas diminuée. Enfin il se leva, et, sans écouter le Gros-Normand qui le rappelait, il se dirigea d'un pas titubant vers les prisonnières et se pencha pour examiner leurs visages.

La première à laquelle il s'adressa fut la fermière elle-même. Il enleva le vieux fichu qui couvrait la figure de maîtresse Bernard. En voyant la lumière, la pauvre femme balbutia faiblement :

— Mon mari!... ma fille!...

Sans-Pouces laissa retomber le voile et s'éloigna en riant pour venir écarter le bandeau de madame de Méréville. La marquise avait le teint rouge, l'air égaré; on eût dit qu'à la suite de son évanouissement elle avait été prise d'une fièvre ardente. Elle fixa sur le brigand son œil à la fois terrifié et menaçant, mais sans prononcer une parole. Sans-Pouces recula en riant toujours.

— Cornes du diable ! balbutia-t-il, en voilà une qui ne me paraît pas fort aimable ! Mais où donc peut être celle que j'ai trouvé si jolie ?

En scrutant toutes les parties de la salle, il aperçut enfin Maria qui essayait de se dissimuler dans l'ombre.

Déjà la malheureuse enfant avait deviné que c'était elle que l'on cherchait. Elle se tourna du côté de Daniel et lui dit à l'oreille :

— Avant que ce misérable s'approche, tue-moi, Daniel .. je t'aime !

Si terrible que fut sa position en ce moment, Ladrangé éprouva un inexprimable sentiment de joie en entendant cet aveu si précieux pour lui ; mais ce ne fut qu'un éclair. Il lui fallait songer à défendre Maria, fut-ce au prix de sa propre vie.

La table sur laquelle se trouvaient les armes était à quelques pas seulement ; mais Daniel ne pouvait, avec ses jambes liées, s'élançer assez prestement pour s'emparer d'un des sabres nus qu'il voyait briller à la lueur de la chandelle. Heureusement ses bras étaient libres, comme nous l'avons dit, et en se traînant par terre, il reconnut qu'un des carreaux de brique sur lesquels il était couché remuait dans sa case. En se mettant les doigts en sañg, La-

drange parvint à l'arracher tout à fait. Muni de cette arme improvisée, mais terrible, il résolut d'en frapper de toute sa force le malfaiteur, si celui-ci osait toucher Maria.

Ces dispositions furent prises avec la rapidité qu'exigeaient les circonstances. Sûr de lui-même, Daniel dit bas à sa cousine :

— Comptez sur moi.

En ce moment, Sans-Pouces se dirigea vers eux. Daniel attentif le vit venir et serra convulsivement sa brique. Son bras allait se détendre comme un ressort d'acier

et briser le front du misérable, quand on poussa timidement la porte, et Fanchette Bernard, ou plutôt la Grêlée, comme on l'appelait, entra dans la maison avec son enfant.

Les deux bandits sautèrent sur leurs sabres et se mirent en défense.

— Abominable femme ! cria Sans-Pouces, que viens-tu faire ici ?

— Bon ! reprit le Gros-Normand qui parut reconnaître la Grêlée, ne vois-tu pas qu'elle est des nôtres ? Il faut qu'elle ait le mot de passe pour que nos sentinelles

l'aient laissée entrer... Peut-être nous apporte-t-elle des ordres du Meg ?

— Je n'ai pas d'ordres pour vous, messieurs, répliqua la Grêlée humblement ; je suis une pauvre femme sans asile et ne pouvant coucher dehors avec mon fils, j'ai pensé que vous nous permettriez de passer ici le reste de la nuit.

— Comment ? s'écria le Gros-Normand, tu n'es pas de la bande et tu oses...

— Quand je te disais ! ajouta Sans-Pouces en levant de nouveau son arme sur la mendicante.

Celle-ci s'empressa de prononcer quelques mots bizarres, et les deux scélérats se calmèrent.

— A la bonne heure ! reprit le Gros-Normand ; que ne parlais-tu ?... Eh bien ! repose-toi ici avec ton petit gars, si tu le le veux, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il se rassit et but encore. Sans-Pouces ne se montra pas aussi facile.

— C'est une espionne ! dit-il d'une voix sombre ; mais je veillerai.

Il revint prendre sa place auprès de son

compagnon, qui lui passa philosophiquement la bouteille.

La Grêlée semblait très satisfaite de son admission dans la maison. Elle s'assit sur un banc, tandis que son enfant jouait à ses pieds, et elle promena son regard lentement autour d'elle. Mais la lumière insuffisante qui éclairait la salle ne lui permettait pas de reconnaître dans toutes ces personnes immobiles et voilées celle que peut-être elle était venue chercher.

— Eh ! la Grêlée, dit enfin le Gros-Normand, dont la langue commençait à s'épaissir par suite de ses nombreuses libations, nous apportes-tu des nouvelles de là-bas ?

— Oui, oui, tout va bien, répliqua la pauvre avec distraction. Il n'est rien arrivé de fâcheux au fermier Bernard; on a seulement exigé de lui qu'il fît ouvrir la porte du château. Il est sain et sauf, j'en ai la certitude.

Cet avis semblait être plutôt à l'adresse d'une personne présente qu'à celle des deux voleurs. Un faible cri, parti de l'autre extrémité de la salle, prouva que Fanchette avait été comprise.

— Ma mère est là ! pensa-t-elle.

Puis elle se pencha vers le petit garçon et lui dit quelques mots à voix basse.

Des deux brigands l'un riait d'un gros rire, tandis que l'autre fronçait le sourcil d'un air de soupçon.

— Morbleu ! la femme, reprit le Gros-Normand, te moques-tu de nous ? Que nous importe le fermier ! Qu'il vive ou qu'il meure, c'est le cadet de nos soucis... Je te demande où en est l'ouvrage, là-bas, du côté de la maison bourgeoise ?

— Je... je ne sais pas, balbutia la Grèlée, qui évidemment songeait à autre chose.

— Ecoute ! dit Sans-Pouces en élevant le doigt pour recommander l'attention.

On entendit alors dans l'éloignement des cris prolongés, déchirants, semblables à ceux d'une personne qu'on égorge. Le château du Breuil se trouvait à un quart de lieue au moins de la ferme, comme nous l'avons dit; mais le silence de la nuit était si profond, la voix avait des accents si puissants, que ces clameurs pouvaient fort bien venir du château.

— Allons! tout marche à merveille, dit Sans-Pouces en se frottant les mains.

— Buvons! dit le Gros-Normand, qui saisit en tâtonnant la seconde bouteille alors presque vide.

En entendant ces plaintes effroyables,

Daniel voulut se lever ; mais il retomba lourdement , et la réflexion lui rappela combien une tentative de sa part pour aller secourir le vieux Ladrage serait inutile. D'ailleurs , il ne pouvait quitter Maria dans ce moment de crise, et, l'eût-il pu, quel secours eût-il donné à son parent contre la bande nombreuse de scélérats qui avait envahi sans doute le château du Breuil ? Il redevint donc immobile, et l'obscurité cacha les poignantes émotions qui se reflétaient sur son visage. Bientôt les cris lointains s'affaiblirent et finirent par s'éteindre complètement.

La Grêlée demeurait indifférente, en apparence, à ce qui se passait au dehors. Assise sur son banc, elle avait appuyé la

tête contre un meuble et elle ne bougeait plus ; on eût dit qu'elle se disposait à s'endormir. Son enfant rampait à ses pieds, et il allait, comme en se jouant, de l'un à l'autre de ces corps gisants que l'on eût cru morts s'ils n'avaient tressailli parfois ou poussé un douloureux soupir. Se traînant sur les genoux et sur les mains, il paraissait seulement obéir au besoin de mouvement et à la curiosité de son âge. Daniel soupçonnait pourtant que la mère lui adressait des signes furtifs ; mais comme la mendiante était dans l'ombre, on ne pouvait exactement s'assurer du fait. Bientôt l'enfant s'arrêta devant maîtresse Bernard et se coucha par terre à son tour ; il continuait de s'agiter d'une manière irrégulière, se retournant par intervalles vers

les assistants pour leur sourire... Armé d'un méchant petit couteau à lame branlante, le fils de Fanchette coupait ou plutôt sciait avec précaution les cordes qui retenaient les pieds et les mains de la fermière.

Cette besogne s'accomplit avec tant d'adresse que les bandits ne s'aperçurent de rien. Seule, la Grêlée, haletante, en attendait avec anxiété le résultat. Enfin l'enfant se releva et regarda tour à tour sa mère et la fermière avec un mélange d'étonnement et d'embarras naïfs. La mère elle-même semblait ne rien comprendre à l'inaction de maîtresse Bernard ; dans son inquiétude, elle fixait ses yeux ardents sur le petit garçon qui, ne sachant plus que

faire, se mit à pleurer. Fanchette courut à lui comme pour le consoler, et le prenant dans ses bras, elle lui dit à l'oreille :

— Crie... crie bien fort.

L'enfant obéit. Le Gros-Normand impatienté grondait entre ses dents, tandis que Sans-Pouces montrait le poing à la pauvre petite créature, jurant qu'il allait lui briser les os si elle ne se taisait pas. La Grêlée profita de ce moment pour se pencher vers maîtresse Bernard.

— Mère, dit-elle précipitamment en patois, vos liens sont coupés, la porte est ouverte ; sauvez-vous par le jardin.

— Non, répliqua la fermière dans la même langue en détournant la tête, je reste... Je ne veux rien devoir à une misérable telle que toi.

Mais la Grêlée n'avait pas entendu cette cruelle réponse; revenant à son enfant, elle feignait de l'apaiser par de douces paroles, quand, en réalité, elle avait le poignant courage de le pincer furtivement pour l'obliger à crier plus fort.

— Mère, poursuivit-elle bientôt en s'adressant à maîtresse Bernard, de grâce, sauvez-vous!...

Mais, cette fois, malgré les pleurs du

petit garçon, elle put entendre distinctement cette réponse faite avec une indignation profonde :

— Laisse-moi, infâme hypocrite. J'ai plus horreur de toi que des voleurs et des assassins dont tu es l'amie et la complice ! Qu'ils me tuent, car je ne saurais vivre avec la pensée que j'ai donné le jour à un monstre de ton espèce !

A cette terrible accusation, la Grêlée perdit sa présence d'esprit. Oubliant sa position, elle se tourna vers maîtresse Bernard et lui dit tout haut :

— Ma mère, ne me condamnez pas sans

examen. Je vous jure que je n'ai jamais commis de crime... Si vous saviez...

— Tais-toi ! reprit la fermière de même ; ton père avait raison : tu es damnée et maudite !

Le petit garçon s'était tu subitement, et les deux voleurs écoutaient ce dialogue de la mère et de la fille. Ils furent d'abord stupéfaits de cette audace, puis ils se levèrent en blasphémant.

— Je m'en doutais ! s'écria Sans-Pouces ; cette coquine est une espionne qui veut faire évader les prisonniers, et le *mioche* a coupé les cordes.

— Tuons-les tous les deux, balbutia le Gros-Normand.

Mais il ne put rester debout et il tomba sur son siège où il ne se maintint en équilibre qu'en se cramponnant à la table. Sans-Pouces, beaucoup moins ivre, voulut se précipiter sur la Grêlée ; au moment où il passait près de lui, Daniel le saisit sournoisement à la jambe. Le brigand tomba la face contre terre, et quoiqu'il n'eût pas grand mal, il demeura quelques secondes étourdi du choc.

Cet évènement rappela Fanchette à elle. Elle saisit son enfant et s'adressant à la fermière :

— Mère, dit-elle d'une voix éclatante, mon père et vous vous m'avez repoussée quand je voulais vous sauver et revenir au bien. Vous ne me reverrez plus... Que Dieu vous pardonne !

Et elle s'enfuit éperdue.

Il était temps. Sans-Pouces venait de se relever, écumant de colère. Comme Fanchette s'échappait, il saisit un de ses pistolets, l'arma et courut après elle. Il l'aperçut encore à l'extrémité de la cour, dans la direction du jardin. Il allongea le bras et fit feu ; heureusement l'amorce seule brûla et la fugitive disparut.

La prudence défendait au scélérat de

quitter son poste pour la poursuivre. Il rentra donc dans la maison, et, afin d'éviter de nouvelles surprises, il essaya de raccommoder la porte brisée. Ne pouvant en venir à bout, il appela son compagnon à son aide; mais le Gros-Normand n'était plus en état de l'aider, car, après avoir résisté un moment à l'engourdissement qui s'emparait de lui, il avait fini par rouler ivre-mort sous la table.

Sans-Pouces, voyant qu'il ne devait plus compter que sur lui-même, entassa quelques meubles légers devant la porte et s'empressa de venir garrotter de nouveau la pauvre fermière; puis il résolut d'examiner si quelque autre prisonnier ne serait

pas parvenu encore à se débarrasser de ses liens. Il ignorait que Daniel l'eût volontairement fait trébucher un instant auparavant, et il attribuait sa chute au hasard. Néanmoins, par l'effet de sa défiance naturelle, il allait se livrer à une vérification fort dangereuse pour Ladrage, quand une circonstance nouvelle vint détourner le cours de ses idées.

La coiffe de paysanne que portait Maria était tombée et laissait voir des boucles longues et luxuriantes d'un blond cendré. Son bandeau dérangé ne cachait plus le bas de son visage blanc et mat comme du marbre. On devinait sa taille souple et fine sous ses grossiers vêtements. Sa beauté,

comme un diamant caché, se révélait tout à coup et en dépit d'elle-même au faible rayon lumineux qui l'éclairait par hasard.

— La voilà ! dit Sans-Pouces ; c'est celle que je cherchais pour l'embrasser. De par le grand diable ! elle est cent fois plus jolie qu'elle ne m'avait paru d'abord !

Mademoiselle de Méréville entendait ces paroles et frémissait de tous ses membres. Mais Daniel les avait entendus aussi, et sa main cherchait dans l'obscurité un sabre que le Gros-Normand avait laissé tomber en roulant sous la table.

Sans-Pouces hésitait, et une crainte secrète importunait son esprit.

— Bah ! dit-il enfin, où serait le mal de dérober un baiser ? D'ailleurs personne ne peut me voir.

Il se pencha vers Maria et acheva d'écarter le bandeau qui lui cachait une partie du visage. Mais au premier contact de la main du scélérat, la jeune fille tressaillit d'horreur et poussa un cri perçant.

Prompt comme la pensée, Daniel se dressa ; une lame brilla dans l'air et s'abattit sur Sans-Pouces, dont le sang rejaillit au loin et qui tomba.

Cependant la difficulté qu'éprouvait Daniel à se mouvoir avec ses jambes liées

avait empêché que la blessure fût bien profonde; l'arme avait glissé sur la tête du brigand. Celui-ci ne tarda pas à se relever, tout sanglant, sur ses genoux, et il essaya de s'emparer du sabre que tenait encore Ladrance.

Ils luttèrent un moment l'un contre l'autre avec des chances égales. Ils s'étaient pris corps à corps, et chacun d'eux cherchait à maîtriser les mouvements de son adversaire. Le sabre avait été brisé, et ils ne songeaient pas à s'en disputer les tronçons inutiles. Ils se roulaient l'un sur l'autre avec une rage surhumaine, sans prononcer une parole. Mademoiselle de Méréville, après avoir poussé quelques cris de terreur, s'était évanouie

VIII

Le Rouge-d'Auneau.

Des scènes plus affreuses encore se passaient au château du Breuil. Mais avant de les raconter, nous devons remonter jusqu'au moment où la bande s'était trouvée réunie à la ferme de Bernard.

Pendant le sac de l'habitation, les cavaliers attendaient devant la porte principale de la ferme le retour de leurs compagnons. Deux hommes, revêtus de grands manteaux de gendarmes, sortirent de la cour où régnait alors un effroyable désordre. L'un d'eux, qui était le colporteur François, fut accueilli avec un mélange de respect et de crainte; l'autre, qu'on reconnaissait facilement pour l'aoueron le Borgne-de-Jouy, avec une familiarité joyeuse.

François n'avait plus son air modeste et souffrant, son ton bonhomme et doux; cependant il paraissait se ressentir encore de sa chute récente, et, quand il rejoignit les brigands, il dit d'une voix brève :

— Qu'on m'amène un cheval ! je ne saurais marcher.

Un des prétendus gendarmes s'empressa d'offrir sa monture, qui fut acceptée. Le cavalier mit pied à terre, alla couper les traits des chevaux qui étaient attelés à la carriole, dans la cour, et revint bientôt, monté sur un des gros percherons du fermier Bernard. Quant à François, il ne se hâta pas de se mettre en selle et il dit sèchement au Borgne-de-Jouy, qui plaisantait avec ses camarades :

— As-tu bien exécuté mes ordres ?

— Oui, oui, Meg (1). Morbleu ! je suis

(1) *Meg*, mot d'argot qui signifie maître ou chef.

aussi intéressé que vous dans cette affaire. On nous a vus ce soir à la ferme, et si les choses venaient à tourner mal, on s'en prendrait d'abord à nous.

— C'est bien, je m'en rapporte à toi, le Borgne. Ce n'est pas sans raison que l'on te surnomme le *général Finfin*... Mais pourquoi le Rouge-d'Auneau et les autres perdent-ils le temps dans ce taudis?

Et il avait fait entendre cet appel impérieux qui était venu couper court au pillage de la ferme.

La Grêlée sortit d'un groupe voisin et s'approcha de lui.

— Meg, dit-elle à voix basse, il faut que je vous parle... Voulez-vous m'entendre?...

Le colporteur frappa du pied avec colère,

— Je n'ai pas le temps, dit-il ; va-t'en au diable!

Mais la mendiante ne parut pas rebutée par cette réponse.

— François, reprit-elle en accentuant ses paroles, *François de Mortagne*, ne reconnais-tu pas Fanchette Bernard? Il

est vrai, poursuivit-elle avec un gémissement, qu'elle est bien changée, puisque son père et sa mère eux-mêmes ne la reconnaissent plus !

Aucune émotion ne se refléta sur les traits du colporteur, et il ne répondit pas. Cependant, il prit la Grèlée par la main et la conduisit un peu à l'écart. Là, il la regarda quelques instants à la clarté de la lune.

— Ma foi, c'est possible, dit-il enfin en secouant la tête ; mais Fanchette était jolie, et tu ne l'es guère, toi.

Il sembla qu'une douleur nouvelle vînt déchirer le cœur de la mendiante.

— François, dit-elle en pleurant, est-ce ainsi que tu me reçois après une si longue absence, quand tous mes malheurs, toutes mes fautes sont ton ouvrage ? Je te voyais les jours de marché quand j'allais seule à la ville vendre les produits de la ferme. Tu étais beau, plein d'adresse, tu parlais bien ; je ne sus pas te résister, simple et innocente fille que j'étais. Déshonorée et ne pouvant plus cacher ma faute, je comptais encore sur ta pitié ; mais tu quittas le pays subitement, et nul ne put me dire ce que tu étais devenu. Je demeurai donc seule, exposée à la colère de ma famille. Mon père me chassa, et je fus réduite à la mendicité. Depuis ce temps, j'ai subi toutes les hontes. Une cruelle maladie m'ayant enlevé, il y a trois ans,

le peu de beauté qui me restait, je suis méconnaissable pour tous ceux qui m'ont vue dans des temps plus heureux. La vie vagabonde à laquelle je suis réduite m'a fait rencontrer des gens de ta bande, et j'ai été forcée de m'associer à eux ; cependant leurs crimes ne m'inspirent que de l'horreur, et depuis longtemps j'eusse refusé leurs odieux secours si je n'avais retrouvé dans leur chef l'homme que j'ai tant aimé, l'homme dont l'affection eût pu balancer pour moi tous les autres biens de ce monde !

Les sanglots lui coupèrent la parole. François l'écoutait froidement.

— Ainsi donc, demanda-t-il en dési-

gnant du doigt l'enfant que la Grêlée tenait à la main, ce petit mioche...

— Il n'est pas à toi, dit impétueusement Fanchette en serrant son fils dans ses bras, comme si l'on eût voulu le lui enlever ; ton enfant est mort ..

François partit d'un éclat de rire.

— Allons, reprit-il, les larmes m'ennuient, et je suis pressé... Que me veux-tu ?

— Eh bien ! François, reprit la Grêlée en s'essuyant les yeux, ne sais-tu pas que

mon père et ma mère habitent maintenant cette ferme?

— Bah! vraiment?... Comment le saurais-je? Avant aujourd'hui je ne les avais jamais vus. Cependant, ce soir, leur nom qu'on avait prononcé devant moi m'avait frappé.

— Quoi qu'il en soit, je t'en conjure, François, donne des ordres pour qu'on ne leur fasse aucun mal; je te demande cette grâce, au nom de tout ce que j'ai souffert!

— Bon! pourquoi ne pas malmener un peu ces parents imbécilles qui ont été si rudes à ton égard?

— Ils m'ont chassée tout à l'heure encore, quand j'implorais leur pitié... et cependant je te supplie, François de les épargner.

— Soit, je ferai cela pour toi, Fanchette ; je les ménagerai, pourvu que le soin de notre sûreté ne nous oblige pas à nous montrer sévères... Mais on s'est arrangé pour que ce cas ne puisse se présenter aujourd'hui. Aie donc l'esprit tranquille, le vieux et la vieille n'ont rien à craindre. Ah ! par exemple, ne t'avise pas de demander la restitution de ce qu'on leur a enlevé ; car autant vaudrait essayer de retirer un os à un chien hargneux que d'arracher à nos gens un objet dont ils se sont emparés.

La Grêlée accueillit avec joie l'assurance que la vie de son père et de sa mère serait respectée.

Elle reprit :

— On dit que le fermier va te suivre au château, et je compte sur ta promesse... Mais ma mère reste là garrottée dans la maison, et es-tu certain, François, que tes hommes ne la maltraiteront pas ?

— Si l'un d'eux s'avisait de la molester plus que ne l'exigent les besoins du service... Mais fais mieux, ajouta-t-il brusquement : veilles-y toi-même. Entre à la

ferme, et si quelque chose ne va pas, prévien-moi.

La Grêlée accepta la proposition de François avec empressement ; elle concevait déjà le plan qu'elle devait tenter de réaliser plus tard. François lui donna le mot d'ordre, afin qu'elle pût aller et venir librement parmi les voleurs.

— Tu le vois, poursuivit-il d'un air de magnanimité railleuse, je suis bon enfant avec toi ; mais il ne faut pas être trop méchant envers une ancienne connaissance... Cependant, continua-t-il avec dureté, si tu nous trahissais...

— Te trahir, François ! répliqua la Grê-

lée. Crois-tu que cela me soit possible ? Je te l'ai dit dès le premier moment, je ne m'associerai jamais aux crimes que tes gens et toi vous commettez chaque jour ; et pourtant je vous suis, je m'expose à être traitée comme votre complice... Ah ! François, François ! tu ne comprends donc pas combien sont forts les liens qui m'unissent encore à toi ?

L'immense mais coupable dévouement que révélait ces paroles ne pouvait être compris. Le colporteur se mit à rire avec fatuité.

— Ça flatte, ce que tu dis là, ma pauvre Fanchette, reprit-il ; toutefois, je t'en-

gage à ne parler ni trop haut ni trop souvent de cette ancienne histoire... Tu sais combien Rose Bignon, ma femme, est jalouse; quoique tu ne doives plus inspirer de jalousie à personne, je ne te conseillerais pas d'avoir Rose pour ennemie. Mais c'est assez, sois bonne fille, sers-nous fidèlement, et je te protégerai. Tu parleras à Jacques-de-Pithiviers, le maître des mioches, pour qu'il se charge de ton enfant; il lui apprendra l'état et lui fournira les moyens de se rendre utile un jour... Allons! voici les autres qui sortent. Bonsoir! je te reverrai cette nuit après l'expédition.

Il rejoignit ses gens et s'empressa de

monter à cheval ; toute la bande se mit en marche aussitôt.

La Grêle les regarda s'éloigner.

— Mon fils ! murmura-t-elle, le sien... car c'est le sien, quoique je n'aie pas voulu le lui dire... voilà ce que je craignais ! Ils ne l'auront pas ; ils en feraient un scélérat comme eux ! Jamais, jamais !.. Je préférerais l'étouffer sur mon sein !

Elle réfléchit un moment.

— Oui, c'est cela, reprit-elle enfin ; je vais d'abord essayer de délivrer ma mère.

Je le puis sans trahir François... Peut-être ma mère me permettra-t-elle de l'embrasser avant mon départ.... et alors je m'en irai si loin avec mon enfant qu'ils ne pourront plus nous retrouver!

On sait comment ce projet échoua, par suite de l'horreur qu'inspirait à la fermière la complicité apparente de Fanchette avec les bandits.

Cependant la troupe s'avancait en silence vers le château du Breuil.- En tête marchaient une douzaine d'hommes vêtus en gardes nationaux et armés de fusils; au milieu d'eux se trouvait le pauvre Bernard, les mains attachées derrière le dos

et la tête couverte d'un voile épais. Venaient ensuite les cavaliers, qui prenaient grand soin de conduire leurs montures sur le gazon touffu dont le chemin était bordé, de peur que le bruit des pas ne trahît de loin leur approche. François le colporteur, que la régularité de ses traits faisait surnommer familièrement le Beau-François, et le Rouge-d'Auneau, l'officier qui avait donné des ordres à la ferme, tous deux à cheval, formaient l'arrière-garde avec le petit Borgne-de-Jouy, qui trotinait à pied, l'oreille attentive et l'œil au guet.

Le Rouge-d'Auneau, que nous avons seulement entrevu jusqu'ici, et dont la terrible célébrité devait égaler, sinon sur-

passer plus tard celle du Beau-François lui-même, était alors un jeune homme de vingt-deux ans environ, de taille moyenne, d'apparence faible et chétive. Il devait son surnom de Rouge, soit à ses longs cheveux roux qu'il portait noués en queue, soit aux nombreuses rousseurs de son teint. Il avait le visage long et maigre ; ses joues étaient creuses. Une cicatrice, qui semblait provenir d'un coup de sabre, lui prenait depuis le coin de la bouche jusqu'à l'œil droit, qui était enflammé et pleurait sans cesse. Malgré cette figure repoussante, le Rouge-d'AunEAU manifestait un goût extraordinaire pour la parure. Il aimait le linge fin, les riches vêtements, les bijoux ; plusieurs fois on l'avait vu venir en habit de velours, avec des bou-

cles de diamant à ses jarrettières et à son chapeau, demander l'hospitalité chez les paysans de la Beauce et de l'Orléanais. En ce moment il était vêtu de l'uniforme de lieutenant de gendarmerie, et il paraissait très fier des épauettes et des torsades d'argent appartenant au grade qu'il avait usurpé.

Or, le Rouge-d'Auneau, habituellement causeur et communicatif, était devenu tout à coup sombre et morose, il ne prenait aucune part à la conversation qui venait de s'établir entre le Beau-François et le Borgne ; il affectait même de ne pas les entendre, et il ne sortait par intervalle de sa taciturnité que pour gourmanter son

cheval qui buttait dans l'obscurité contre les inégalités du chemin.

Le Borgne-de-Jouy essayait de mettre le chef en garde contre la Grèlée, qui, disait-il, avait montré des velléités de trahir la bande.

— Il suffit, interrompit le Beau-François, je connais cette femme, et je suis plus sûr d'elle que de toi, général Finfin, malgré le mouvement que tu te donnes pour prouver ton zèle et ta fidélité. Mais si tu ne marchais pas droit, je t'en ferais repentir!

Quoique ces paroles fussent dites sans

colère, le Borgne resta consterné et n'osa pas répondre. Le chef se tourna vers leur taciturne compagnon.

— Eh bien ! et toi, le Rouge-d'Auneau, ajouta-t-il avec bonne humeur, as-tu donc jeté ta langue aux chiens ? Qu'est-ce qui te prend ce soir ?... Est-ce que tu nous houdes ?

— Moi ? non, répliqua le Rouge d'un air bourru, je n'ai rien.

— Tu as quelque chose, mille tonnerres !

— Eh bien ! j'ai... j'ai que ce métier m'ennuie.

— Quel métier ?

— Le nôtre, pardieu ! Battre le pays nuit et jour, à pied ou à cheval, par le froid ou par le chaud ; n'avoir jamais un moment de repos complet, ne dormir que d'un œil, souffrir souvent de la faim, de la soif, de la fatigue ; c'est à n'y pas tenir... Et puis, continua le Rouge-d'Auneau avec un accent d'horreur, toujours des scènes de violence, des vols et des assassinats... toujours des cris, des plaintes, des tortures, du sang... partout du sang ! Cette vie m'est insupportable ; et je voudrais être mort moi-même !

Le Rouge versait d'abondantes larmes,

non pas hypocrites, mais réelles, brûlantes ; des larmes de douleur et de remords.

Cet accès de sensibilité, inconcevable de la part d'un tel personnage et dans un pareil moment, ne parut nullement surprendre les deux compagnons. Le Beau-François haussa les épaules, tandis que le Borgne-de-Jouy disait en ricanant :

— Rouge-d'Auneau, s'inquiéter de semblables fadaïses !

— Toi, reprit le Rouge-d'Auneau avec une véhémence qui tenait du délire, tu es

trop lâche pour jouer du pistolet ou du couteau. En revanche, quand les pauvres diables sont morts ou mourants, tu viens rôder à l'entour (1). Tiens, poursuivit-il avec frénésie, toi et les coquins de ta sorte, vous m'inspirez un invincible dégoût; je me méprise moi-même de vivre en votre compagnie. Il est des moments où j'éprouve des tentations de vous dénoncer tous en me dénonçant moi-même, après quoi je m'étranglerais dans la prison ou

(1) Bien loin d'inventer de l'horrible à plaisir dans l'exposé des caractères et des faits, nous en atténuons au contraire les couleurs autant que possible. Pour se faire une juste idée de la férocité de ces scélérats, il faut lire le procès des *brigands d'Orgères*, auquel nous avons emprunté les détails historiques de notre récit.

je m'empoisonnerais avec du vert-de-gris.

Le Borgne-de-Jouy n'osait souffler ; mais le Beau-François dit d'une voix sourde et menaçante :

— Si je te croyais capable...

Il s'interrompt par un éclat de rire.

— Allons, poursuit-il avec gaîté, voilà, le Rouge, que je deviens aussi fou que toi. Tu es pourtant toujours ainsi quand tu n'as pas la tête montée ou quand les choses ne marchent pas à ta guise... Mais je t'ai vu à la besogne, et je sais ce qu'il faut

penser de ces beaux sentiments-là. Dans l'occasion, tu es le meilleur travailleur de la bande, et tu vas sans doute nous le prouver encore cette nuit... Veux-tu que je te dise d'où vient cet accès de mauvaise humeur, moi, j'ai deviné où le soulier te blesse.

— Je n'ai pas d'autre sujet d'humeur, répliqua le Rouge-d'Auneau, que le dégoût de la vie que nous menons.

— Tu en as un autre, reprit le Beau-François avec autorité. Notre expédition actuelle est résolue depuis longtemps déjà; le bourgeois qui habite le château du Breuil est un vieil avare, immensément

riche, chez lequel nous comptons trouver des tas d'or et d'argent. et le rapport du Borgne-de-Jouy me confirme dans ces espérances. Quand on a décidé que l'on attaquerait cette habitation, j'étais occupé d'une autre affaire qui pouvait me retenir plusieurs jours, et naturellement c'était à toi, mon second, de commander ici en mon absence. Mais voilà que tout à coup je tombe des nues pour diriger cette importante expédition qui devait te faire beaucoup d'honneur aux yeux de nos gens, et n'osant me donner au diable parce que tu me sais peu endurant, tu jures contre le métier... N'est-ce pas cela ?

Le Rouge-d'Auneau paraissait interdit.

— Meg, balbutia-t-il, vous vous trompez, je vous assure...

— Ne mens pas, j'ai deviné juste. Mais écoute : je ne puis ni ne veux t'enlever la direction de cette affaire. Je viens de voyager à grandes journées avec ma balle sur le dos : en arrivant dans ce pays, j'ai eu la sottise de me jeter du haut d'un échelier et de me fendre le front. Il résulte de ceci que je ne suis pas bien vigoureux, et véritablement j'ai toutes les peines du monde à me maintenir sur ce maudit cheval... Rassure-toi donc ; tu as conduit la barque jusqu'ici, tu la conduiras encore et tu la mèneras à bien. Pour moi, je me contenterai cette fois de surveiller nos hommes et de m'assurer que chacun rem-

plit son devoir ; mais seul tu donneras des ordres, et l'expédition terminée, seul tu en auras la gloire.

Le Rouge-d'Auneau se taisait. Connais-
sant de longue date la profonde dissimu-
lation de son chef, il cherchait la cause de
cette condescendance qui lui semblait ma-
gnanime ; il ne songeait pas qu'elle pou-
vait être un effet de cette habileté même
qui lui inspirait de la défiance.

— Beau-François, demanda-t-il enfin
d'une voix tremblante de joie, pourriez-
vous vraiment renoncer pour ce soir...

— Eh ! oui, j'y renonce, fou défiant que

tu es. Nous allons voir comment tu t'en tireras. On dit que le vieux Ladrage est un ladre de première force ; son argent doit être caché ; il te faudra délier la langue de l'avare. Ce sera une excellente occasion de maugréer contre le métier et de faire des phrases sentimentales.

— Ne me rappelez pas cela, Meg, reprit le Rouge-d'Auneau avec confusion ; il y a des moments où je suis ivre quoique je n'aie pas bu... Vous serez content de moi, vous verrez ! continua-t-il en s'animant. Ah ! le bourgeois est un avare ! C'est la pire espèce des gens à qui nous avons affaire ; mais je le mettrai à la raison... Cui, par le diable ! je l'y mettrai, je vous le garantis.

— Eh ! eh ! voilà le Rouge qui commence à *se monter*, dit le Beau-François à demi-voix avec un sourire de triomphe.

— Alors il va faire *chaud* pour le bourgeois ! ajouta le Borgne-de-Jouy en riant le premier de la signification qu'il attachait à cet effroyable jeu de mots.

En ce moment on était arrivé à l'extrémité de l'avenue. Les cavaliers mirent pied à terre, et les chevaux furent attachés aux arbres. Comme les malfaiteurs regardaient d'un air consterné la grille solide et les hautes murailles qui défendaient les approches du château, le Borgne-de-Jouy leur indiqua le sentier qui longeait l'en-

ceinte et qui se distinguait par sa blancheur au milieu des ténèbres. Ils atteignirent bientôt la petite porte, entrée ordinaire des habitants du Breuil ; mais ils n'en étaient guère plus avancés, car cette porte avait la force d'une porte de prison.

Le Rouge-d'Auneau s'approcha du fermier Bernard, à qui ses gardiens avaient fait faire halte, et il lui ôta son bandeau

— Écoute, l'ami, lui dit-il, nous pouvions te tuer et nous t'avons épargné ; nous ne sommes donc pas aussi méchants que nous en avons l'air. Mais je ne donne-

rais pas deux liards de ta peau si tu n'obéis ponctuellement à ce que je vais te commander.

Le pauvre Bernard, à demi suffoqué, regardait autour de lui, aspirant avec effort l'air frais et vivifiant de la nuit.

— Que voulez-vous de moi? demanda-t-il.

— Rien que de fort simple, reprit le Rouge-d'Auneau. Nous sommes ici devant le château du Breuil, et nous allons sonner à la porte. Comme on n'ouvrira pas sans savoir qui se présente à pareille heure, tu répondras pour nous. Ta voix est connue;

on ne se défiera pas de toi. Tu diras que tu as des choses importantes à communiquer sur-le-champ à ton maître ; tu insisteras pour entrer, et l'on ne pourra refuser de l'admettre dans la maison... Si tu réussis, on te ramènera chez toi ; dans le cas contraire, tu es mort.

Et Bernard sentit la pointe d'un poignard appuyée contre sa poitrine. Cependant le brave homme ne se troubla pas.

— Ah ! ah ! dit-il froidement, c'est donc pour cela que vous m'avez conduit ici ? Ce n'était pas la peine... Quoique je n'aie pas à me louer de mon maître, je ne consentirai jamais à le trahir, dussiez-vous me couper en morceaux !

Le brigand rugit de colère.

— Tu veux me tenir tête! dit-il en jurant. Si tu me connaissais... Songes-tu que nous pouvons égorger tous ceux que nous tenons là-bas à ta ferme et mettre ensuite le feu au bâtiment!

Cette menace parut émouvoir Bernard beaucoup plus que la première. Son accent n'avait plus la même assurance quand il répondit :

— Ce serait de la méchanceté inutile. Pourquoi punir tant d'innocents pour la faute que j'aurais seul commise! Mais je suis entre vos mains, et je supporterai tout

plutôt que de faire ce que vous me demandez.

— Ah! c'est ainsi? reprit le Rouge-d'Auneau en levant son poignard.

— Assez... laisse-le, dit quelqu'un derrière lui. Puisqu'il est si obstiné, essayons de l'autre moyen. J'ai dans l'idée que nous réussirons mieux.

Le Rouge-d'Auneau n'obéit qu'avec une extrême répugnance; cependant il remit lui-même au fermier le bandeau qu'il serra brutalement, et il vint tirer le cordon de la sonnette.

On ne répondait pas ; seulement les grondements du chien de garde, qui rôdait dans la cour, devinrent des aboiements précipités et bientôt des hurlements furieux.

— Une bonne bête, murmura le Rouge-d'Auneau ; vous autres, songez à l'assommer d'un coup de trique dès que nous entrerons... Es-tu sûr, le Borgne-de-Jouy, qu'il n'y ait pas d'autre porte que celle-ci ?

— Je vous le répète, j'ai fait trois fois le tour de la maison et du jardin.

— Réveillons-les donc, si c'est possible.

Et le Rouge sonna de nouveau à tour de ras.

Enfin on entendit la voix acariâtre de Pétronille, à laquelle répondait une voix plus timide. Toutes les deux s'unirent pour gourmander le chien, qui baissa un peu le ton, et on put alors saisir quelques mots d'une conversation animée qui avait lieu de l'autre côté de la porte.

— J'en suis sûr, dame Pétronille, disait Jérôme, le jardinier, en patois percheron, ce ne peuvent être que des *fallots* et des loups-garous qui rôdent si tard dans la campagne. Tous les chrétiens sont couchés à cette heure, et, si l'on entre, nous aurons le cou tordu.

— N'as-tu pas honte de croire à de telles choses à ton âge ! répondit Pétronille. Dire que tu ne voulais pas te lever, et qu'il m'a fallu t'accompagner ici !... Ce sont sans doute encore des fainéants qui viennent demander le gîte ; nous sommes assommés de ces gens-là ; mais je vais bien les rembarrer !

Des coups de crosse de fusil frappés contre la porte coupèrent court à ce dialogue, et l'on cria du dehors :

— Ouvrez au nom de la loi ! Ouvrez à la gendarmerie nationale, qui a l'ordre de faire des perquisitions dans cette maison ; ouvrez, ou nous allons enfoncer la porte !

Jérôme et Pétronille restèrent stupéfaits. La défiante gouvernante, à travers le petit guichet de la porte, dirigea sur les inconnus la lumière d'une lanterne qu'elle tenait à la main.

— Ils ont en effet des habits de gendarmes, dit-elle à son compagnon d'un ton irrésolu ; mais peut-être n'en valent-ils pas mieux pour ça...

— Non, non, n'ouvrez pas, dame Pétronille, et allons nous coucher.

Le judas se referma.

— Si ces gens tiennent bon, dit le Beau-

François avec dépit, le coup est manqué. Parle-leur, le Rouge-d'Auneau, et ne les laisse pas s'éloigner.

— Ouvrez ! dit le Rouge-d'Auneau, ouvrez ou nous vous tuerons !

Mais cette menace, au lieu d'engager Jérôme et Pétronille à obéir, parut augmenter leur méfiance ; ils reprenaient déjà le chemin de la maison, quand une nouvelle voix haletante, comme si celui qui parlait accourait précipitamment, se fit entendre tout à coup :

— Butor ! et toi, sottre pécore ! disait-on, à quoi pensez-vous ? Y a-t-il du bon sens

de laisser ainsi des gendarmes nationaux, des défenseurs de la loi et de la patrie, à la porte d'un bon citoyen? Je n'ai rien à cacher aux agents de la force publique; on ne trouvera chez moi rien de suspect, et ma maison peut être visitée à toute heure.

Le jardinier et la gouvernante voulurent faire des observations, mais Ladrance leur imposa silence.

— L'imbécille! murmura le Rouge-d'Auneau.

— C'est poltron qu'il faut dire, répliqua le Borgne-de-Jouy; le vieux est pourtant

un fin matois, mais la frayeur lui a tourné la tête.

Cependant Ladrance, par un reste de prudence, s'était mis au guichet afin d'examiner à son tour les visiteurs. Le Rouge-d'Auneau vit son œil gris briller à travers le grillage, et il dit de son ton le plus mielleux :

— Vous passez pour un bon patriote, citoyen, et je suis surpris que vous résistiez à la loi.

— Je ne résiste pas, mes amis, je ne résiste pas, je vous assure, répliqua La-

drange en faisant jouer d'une main tremblante un système compliqué de barres et de verrous. On vous a dit vrai, je suis un bon citoyen, je respecte l'autorité, je déteste les aristocrates... Entrez, et soyez les bienvenus. J'aime les gendarmes, moi ; ce sont de braves serviteurs de la nation, et je souhaite...

Il n'acheva pas. A peine le dernier verrou avait-il glissé hors de sa rainure que la porte s'ouvrit impétueusement ; le maître du logis fut lancé à dix pas en arrière. En même temps, un flot d'hommes armés envahit la cour ; une partie se rua sur Ladrance, tandis que l'autre s'emparait de Pétronille, dont la lumière s'éteignit.

Mais, au milieu du désordre, le Rouge-d'Auneau avait remarqué la subite disparition de Jérôme, le jardinier. Il aperçut le pauvre diable qui, monté sur des décombres, s'efforçait de gagner la crête du mur de clôture.

— Arrêtez-le, cria le brigand, il va s'enfuir.

Et il tira un coup de pistolet; mais déjà Jérôme, aiguillonné par la frayeur, s'était jeté en bas du mur, du côté de la campagne, au risque de se rompre le cou, et se sauvait à toutes jambes.

— Poursuivez-le, commanda le Rouge-d'Auneau.

Deux cavaliers allaient en effet poursuivre le fugitif, mais le Beau-François dit tranquillement :

—Bah ! que peut-il faire ? Nous sommes en force, et la brigade la plus rapprochée se trouve encore à trois lieues d'ici. En mettant les choses au pis, nous aurons plus de temps qu'il ne nous en faut pour terminer nos affaires.

Cependant, les brigands qui s'étaient emparés de Ladrage et de sa gouvernante leur attachaient les mains derrière le dos.

— Citoyens, disait le vieillard en se

débatant faiblement, vous vous trompez sans doute. M'arrêter, moi!.... J'ai un certificat de civisme; mon neveu est le chef des patriotes de ce pays... Je vous assure...

— Allons, marche! interrompit le Rouge-d'Auneau; ces bavardages sont inutiles.

on l'entraîna vers la maison ainsi par la main de la ronille qui lui disait avec colère :

— C'est bien fait! vous voulez toujours en agir à votre tête... D'ailleurs, Dieu vous punit pour avoir voulu tromper une

pauvre femme qui vous a épargné tant d'argent.

Il semblait qu'au moment où les malfaiteurs étaient venus assaillir l'habitation, Ladrange ne fût pas encore couché, car on voyait de la lumière dans sa chambre, et il était lui-même entièrement habillé. En revanche, le négligé peu galant de la gouvernante, vêtue seulement d'un mauvais jupon de laine et d'un fichu, prouva qu'elle avait été dérangée au milieu de son sommeil.

On entra dans la maison, et on s'arrêta dans la première pièce, qu'éclairait faiblement un rayon lumineux venu de la

chambre voisine. On fit asseoir Ladrance, et les voleurs se concertèrent rapidement. Excepté Jérôme, tous les habitants du château étaient maintenant en leur pouvoir ; mais la maison paraissait vaste, et il s'agissait de ne pas perdre de temps à la fouiller. Pendant qu'ils délibéraient à voix basse et en argot, le maître du logis, toujours trompé par leur costume, s'évertuait à deviner la cause probable de son arrestation. Il fut frappé d'une idée :

— Citoyens gendarmes, reprit-il, je vois de quoi il s'agit... On m'accuse sans doute d'avoir donné asile à des femmes aristocrates qui prétendent être mes parentes, et que je renie ; on vous a induits

en erreur. Quand elles se sont présentées chez moi, je les ai chassées. Elles demeurent maintenant chez le fermier Bernard, qui les a recueillies malgré moi. Vous les reconnaîtrez facilement : il y en a une vieille et une jeune ; elles sont déguisées en paysannes...

— Paix ! interrompit rudement le Rouge-d'Auneau ; où sont tes clés ?

— Mes clés ! répéta Ladrage, qui cette fois entrevit la vérité ; que voulez-vous en faire ?... Mais vous êtes donc des voleurs ?

Des rires bruyants répondirent à cette

demande naïve. Pour dissiper les doutes qui pouvaient rester au vieil avare, des mains peu délicates se glissèrent dans ses poches et lui enlevèrent un trousseau de clés, qui tinta d'une façon sinistre à ses oreilles. Alors il devint furieux ; il poussa des cris de rage et se débattit avec tant de force qu'il roula par terre sans pouvoir se relever.

— Voyons, lui dit le Rouge-d'Auneau d'une voix impérieuse, nous te connaissons bien, citoyen Ladrance, et tu chercherais en vain à nous duper. Tu es immensément riche ; cette maison est pleine d'or et d'argent. Tu as gagné des trésors à faire l'usure, à acheter l'argenterie des moines et des nobles émigrés ; le fait est certain,

n'essaie pas de le nier. Ainsi donc, tu vas nous donner à l'instant quarante... cinquante... soixante mille francs en argent, ou tu passeras un mauvais quart d'heure, je t'en avertis... Dépêche-toi, car nous sommes peu patients... Soixante mille francs ou la vie!

Le vieil avare eut peine à répondre d'une voix étranglée.

— Soixante mille francs! je ne les ai pas, je suis pauvre; on vous a mal renseigné sur mon compte. Vous trouverez seulement chez moi quelques assignats.

— C'est ce que nous verrons dit le Rouge-d'Auneau.

Déjà tous les brigands étaient à l'œuvre dans les deux chambres, sous la surveillance du Beau-François lui-même. Les meubles, dont on n'avait pu retrouver les clés, étaient forcés, et on avait jeté sur le plancher tout ce qu'ils contenaient. On avait vidé les tiroirs et les placards, éventré les matelas et les paillasses, sondé les murailles. Cependant, outre quelques vieux effets et quelques papiers de famille, on n'avait découvert qu'un petit portefeuille gras, contenant sept ou huit cents francs d'assignats, dont la valeur réelle était fort au-dessous de la valeur nominale.

En entendant proclamer ce résultat, Ladrage s'écria d'un air satisfait :

— Je vous le disais bien, je suis pauvre, et vous m'enlevez ces assignats, j'en serai réduit à mourir de faim.

— Ça ne prendra pas, bonhomme, répliqua le Rouge-d'Auneau avec un sourire sinistre je sais ce que je sais. Il existe un endroit secret où tu caches ton or et les objets les plus précieux ; nous pourrions dénicher cette cachette ; mais la maison est grande et le temps nous manque... Encore une fois, veux-tu nous livrer sur-le-champ ce que nous t'avons demandé, soixante mille livres ?

— Où les prendrais-je, bon Dieu !

— Ah ! ah ! tu y mets de l'obstination !

Tu prétends me résister !... tu vas me connaître... Vous autres, apportez-moi de la paille.

Tandis que deux brigands sortaient pour exécuter cet ordre, le Borgne-de-Jouy disait à l'écart :

— A la bonne heure !... voilà le Rouge-d'Auneau tout à fait *monté*... Nous allons rire.

Les hommes rentrèrent bientôt, portant des bottes de paille. Le Rouge-d'Auneau, avec une vivacité fiévreuse, ôta son chapeau, son manteau et jusqu'à son uniforme galonné d'argent ; la partie supé-

rière de son corps n'était plus vêtue que que de sa chemise de batiste à jabot et à manchettes de dentelles, sur laquelle retombait sa longue queue de cheveux rouges. La cicatrice qui sillonnait son visage devint d'un brun foncé ; sa figure maigre blémit sous ses larges taches de rousseur. Ses yeux, pleurant d'ordinaire, étaient secs, brillants, pleins de fauves éclairs.

Un de ses compagnons lui dit à l'oreille :

— Prends garde, le Rouge, tu te laisses trop voir ; ils pourront te reconnaître plus tard !

— J'y mettrai bon ordre, répliqua le brigand d'un ton farouche.

Le vieux Ladrage regardait ces préparatifs avec un étonnement mêlé de crainte.

— Mais, au nom du ciel ! que voulez-vous faire de moi ? demanda-t-il en frémissant.

— Tu le sauras bientôt, répondit Rouge-d'Auneau... Où caches-tu ton argent ?

— Je n'ai pas d'argent caché.

Une interjection qui tenait du rauque-

ment d'un tigre accueillit ce nouveau refus. Au même instant une flamme brilla : on venait d'allumer, au milieu de la chambre une des bottes de paille. Le Rouge-d'Auneau se jeta sur Ladränge et lui arracha ses souliers :

— Tenez-lui le corps, vous autres, dit-il à ses compagnons.

Et il saisit les pieds du malheureux vieillard.

On n'a pas oublié que les scélérats de la bande du Beau-François et du Rouge-d'Auneau étaient des *chauffeurs*.

Ladränge poussa un cri épouvantable,

et il se tordit avec d'affreuses convulsions; mais il était lié solidement et des mains fermes le contenaient. Ce cri avait un caractère si douloureux, que tous les brigands, sauf peut-être le Borgne-de-Jouy et le Beau-François, en tressaillirent. Le Rouge-d'Auneau lui-même éprouva une espèce de tremblement nerveux et cessa le supplice :

— Eh bien? demanda-t-il, en as-tu assez? veux-tu parler maintenant!

Ladrange parut hésiter; ses traits étaient crispés par la souffrance, ses yeux injectés de sang. Néanmoins le calme relatif qu'il éprouvait lui rendit courage.

— Jamais ! jamais ! balbutia-t-il ; je suis pauvre, je n'ai pas d'argent, tuez-moi tout de suite.

Ce nouveau refus porta jusqu'au comble l'exaspération du Rouge-d'Auneau. On raviva la flamme qui s'éleva en sifflant vers le plafond. Ce fut alors que Ladrance poussa ces cris terribles qui furent entendus à la ferme du Breuil ; cependant il ne faisait aucune révélation. Dans ce corps faible et usé, l'avarice luttait avec une vigueur inouïe contre les tourments. Pour leur échapper, le vieillard eût peut-être consenti à l'extermination du genre humain tout entier, mais il ne pouvait consentir à livrer son or.

Le Rouge-d'Auneau, la bouche écu-

mante, essoufflé, le front baigné de sueur, s'acharnait sur lui. Peut-être la nature nerveuse de l'assassin éprouvait-elle une partie des tortures qu'il faisait souffrir à sa victime ; mais cette résistance même de son organisation chétive semblait augmenter sa férocité. Ses doigts crispés s'enfonçaient dans la chair du patient ; incapable de parler, il grondait tout bas comme une bête féroce qui déchire une proie palpitante, et il s'ingéniait à trouver de nouveaux supplices (1).

(1) Encore une fois, nous n'inventons point ces affreux détails. On trouve dans le recueil des pièces officielles relatives au procès des brigands d'Orgères vingt scènes plus effrayantes encore que celle que nous racontons ici, et nous en avons plutôt adouci qu'exagéré l'horreur.

Ceux des brigands qui n'étaient pas occupés à piller la maison détournaient les yeux de cette scène d'un air de malaise. Seul, le Beau-François, drapé dans son manteau, paraissait entièrement calme, tandis que le Borgne-de-Jouy continuait à ricaner et à se frotter les mains en murmurant :

— Ah ! le Rouge est *monté* ! Vrai ! c'est superbe à voir !

Comme nous l'avons dit, le Rouge-d'Auneau était le tigre, mais le Borgne-de-Jouy était le chacal.

Enfin le chauffeur, épuisé, hors d'ha-

leine, exalté jusqu'au délire par cette invincible obstination, leva son poignard sur le vieux Ladrangé pour l'achever.

— Pas encore, dit le Beau-François.

Le Rouge était tombé brisé, presque mourant, sur un siège. Par l'état du bourreau, qu'on juge de celui de la victime!

Le Beau-François s'approcha de son lieutenant et lui dit à voix basse, presque en souriant :

— Je t'avais prévenu que la besogne se-

rait rude. Rien n'est coriace comme un avare. Mais si tu ne peux venir à bout de lui, peut-être auras-tu meilleur marché de la vieille ; je gagerais qu'elle sait où l'argent est caché !

— Vous avez raison, reprit le Rouge-d'Auneau en se levant.

Toute sa vigueur lui était revenue, et il s'élança vers Pétronille.

— A ton tour, s'écria-t-il d'une voix rauque. Tu habites depuis trente ans cette maison et tu es la confidente de ton maître. Si tu ne me dis pas où sont les écus, je vais te *chauffer* aussi.

La gouvernante frémit ; néanmoins, elle eut assez de sangfroid pour répondre de ce ton âpre et brutal qui lui était naturel :

— Je ne sais rien ; si je savais quelque chose, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Ça ne me regarde pas, moi, l'argent de monsieur ! Il m'avait assuré qu'il me ferait un testament, et il m'a trompée. Que son magot, s'il en a un, tombe entre vos mains ou revienne à ses héritiers, ça m'est bien égal, allez ! Est-ce qu'un homme comme lui a des confidents ? Est-ce qu'il se fie à quelqu'un au monde ?

Ladrage, qui gisait par terre, anéanti

par la souffrance, parut pourtant avoir compris ces paroles ; il tourna son visage livide vers Pétronille.

— Tu me juges bien mal, ma chère, dit-il avec effort ; j'ai toujours eu pour toi confiance et affection ; je n'ai pas oublié tes longs services... Aussi, je te le promets, je te le jure, si l'on m'e laisse la vie, je ferai un testament en ta faveur ; je te léguerai la moitié, les trois quarts de mon bien... tout, si tu veux ; oui, je te donnerai tout !

— Vous flagornez maintenant, mais si l'on vous lâchait... D'ailleurs, vous savez bien que vous ne m'avez jamais rien dit.

— Bonne fille ! bonne fille ! murmura Ladrangé accablé.

Le Rouge-d'Auneau hésitait ; le Beau-François lui dit en haussant les épaules :

— Imbécille ! le vieux a peur. La servante connaît l'affaire. On se moque de toi.

Pour toute réponse, le Rouge-d'Auneau s'empara de Pétronille et, l'enlevant dans ses bras, l'emporta vers le feu... Elle hurla de douleur. Son misérable petit corps éprouvait des soubresauts spasmodiques.

Elle eut la force de résister pendant

quelques secondes à cette atroce souffrance; mais enfin la nature l'emporta sur sa volonté.

— Laissez-moi, laissez-moi, balbutia-t-elle, et vous saurez la vérité.

— A la bonne heure ! dit le Rouge.

Il la déposa sur le plancher et se pencha vers elle pour écouter ses révélations. Mais soit épuisement, soit retour de courage, la gouvernante ne se hâtait pas de parler. Ladrage, qui semblait complètement inanimé, rouvrit les yeux.

— Courage ! ma chère, balbutia-t-il ;

fais comme moi, résiste... le plus fort est passé... Je te donnerai la ferme, le château, la terre, tout... tout !

— Vieux coquin, te tairas-tu ! dit le Rouge-d'Auneau en le frappant du pied ; et toi, femme, si tu lanternes davantage...

Il feignit de la rapporter vers le feu, qui jetait un reflet sinistre sur les nombreux assistants. Pétronille ne résista plus.

— Eh bien ! reprit-elle, puisqu'il le faut... Mais vous ne nous ferez plus de mal ni à lui ni à moi ?

— Oui, oui ; c'est bien entendu.

— Là, dans la chambre de monsieur, poursuivit-elle au milieu d'un profond silence, vous trouverez derrière la grande armoire de chêne la porte d'un cabinet secret. Ce cabinet s'ouvre avec la clé à tête de cuivre que monsieur porte toujours sur lui; c'est dans ce cabinet qu'il enferme les objets précieux.

Cet aveu remplit de joie les brigands, et ils se mirent en devoir d'en reconnaître l'exactitude, tandis que Ladrance se roulaît par terre en murmurant :

— Menteuse!... serpent!... Maudite sois-tu!... maudite! maudite!

Et il perdit connaissance à côté de Pé-

tronille, qui était elle-même sans force et sans voix.

Peu d'instants après, des cris de triomphe annoncèrent que les voleurs avaient découvert la cachette si longtemps cherchée, et que le contenu dépassait encore leurs espérances.

En effet, le cabinet secret indiqué par Pétronille était rempli de sacs d'or et d'argent, de vaisselle plate, d'ornements d'église. Le vieux Ladrangé appartenait à cette classe de thésauriseurs égoïstes qui, en temps de révolution, accaparent le numéraire et les métaux précieux pour les enfouir, au risque d'augmenter le malaise

général et d'exposer la société à des dangers nouveaux. Il y avait peut-être alors plus de richesses métalliques dans ce cabinet seul que dans tout le reste du département.

Aussi les brigands, qui ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête, manifestèrent-ils leur satisfaction de la manière la plus bruyante. C'étaient des jurons, des trépiglements, des éclats de rire à faire trembler la maison. Dans le premier moment, plusieurs d'entre eux, emportés par leur avidité, semblaient disposés à piller le trésor de Ladrage et à s'adjuger, sans souci des autres, la plus belle part. Mais une voix sévère domina le bruit, et la

discipline reprit aussitôt son empire. Tous les objets de prix que contenait le cabinet furent apportés sur des tables et disposés en lots d'égale valeur, qui devaient ensuite être répartis, par la voie du sort, entre les hommes de la bande.

Au milieu de l'allégresse commune, le Rouge-d'Auneau restait assis à l'écart. Pensif et taciturne, il semblait beaucoup plus attentif aux faibles gémissements partis de la pièce voisine qu'aux joyeuses clameurs de ses compagnons. Le Beau-François l'observait à la dérobée; il prit sur la table une croix émaillée, suspendue à un large ruban de soie, qui se trouvait au milieu d'autres bijoux.

— Vraiment, dit-il, nous devons une récompense au chef qui a conduit cette expédition avec tant de courage et d'adresse. Tiens, le Rouge-d'Auneau, je te fais commandeur de je ne sais quel ordre ; tu pourras prendre des informations à ce sujet quand tu auras le temps.

Et il passa la décoration au cou du brigand avec un air de solennité comique ; tous les autres applaudirent tumultueusement. Le Rouge-d'Auneau, dont on connaissait l'amour excessif pour la parure et les ornements, regarda le ruban aux couleurs éclatantes qui tranchait sur son uniforme bleu ; son visage se dérida, sa taille se redressa, et une expression d'orgueil rayonna sur ses traits repoussants.

— Maintenant, lui dit le Beau-François à voix basse, tout n'est pas fini. Sauf l'argent, les objets que nous venons de trouver ici sont faciles à reconnaître. Le vieil avare et sa servante s'empresseraient demain d'en donner le détail aux gens de justice, et nous pourrions plus tard nous trouver dans de grands embarras. Il faut absolument...

Et il désigna l'autre chambre par un geste significatif.

Le Rouge-d'Auneau voulut se lever pour obéir ; mais ses jambes refusèrent le service et il retomba sur son siège en murmurant :

— Encore !... je suis si las !

Le chef fronça le sourcil.

— Ah! le Rouge! le Rouge! dit-il, si je ne te connaissais pas... Mais soit; je terminerai la besogne.

Et il entra dans la pièce où se trouvaient Ladrance et la servante.

— Vous avez promis de ne pas nous faire de mal! dit une voix gémissante.

— Ne vous suffit-il pas de m'avoir pris tout mon or? disait une autre. Laissez-nous du moins la vie!

Deux coups de pistolet retentirent. Le

Rouge-d'Auneau se dressa par un mouvement automatique, tandis que le Borgne-de-Jouy poussait un éclat de rire. Les autres brigands, tout occupés de leurs partages, remarquèrent à peine cette double explosion. Au bout de quelques secondes, le Beau-François reparut.

— Ah ! pour le coup, vous ne le nierez pas, dit le Rouge-d'Auneau avec une gaieté fiévreuse en regardant son chef, vous êtes pâle ! j'en prends les *pègres* à témoin : vous êtes blanc comme un linge.

— Tais-toi, répliqua le Beau-François avec une sorte de confusion ; je l'avoue, quand j'ai entendu la voix de ce vieux

coquin , j'ai senti pour la première fois
comme une défaillance au dedans de moi...
Ça ne m'arrive pourtant jamais. Que cent
mille diables emportent l'âme de l'avare !

.
.

Les voleurs ne mirent pas moins d'une
heure à se partager les richesses du cabinet
secret. Cependant, vu la difficulté de ven-
dre la vaisselle d'argent et l'orfèvrerie de
grand volume, il avait été convenu que
ces objets seraient envoyés aux *francs* ou
receleurs de la bande, et que le produit
serait plus tard l'objet d'un nouveau par-
tage. Quant à la monnaie d'or et d'argent,
les scélérats, n'ayant pas le temps de

compter, la mesuraient avec un gobelet de métal qui faisait partie du butin, et chacun d'eux recevait à son tour une mesure pleine. Cette répartition n'avait pas lieu sans querelles et sans menaces, que les chefs réprimaient aussitôt. Elle touchait à sa fin, quand un des hommes qu'on avait laissés en sentinelle au dehors entra précipitamment.

— Meg, dit-il à voix basse au Beau-François, le franc de N*** arrive à l'instant et il apporte des nouvelles.

— Voyons-le, répliqua le chef en faisant signe au Rouge-d'Auneau de l'accompagner.

Ils sortirent de la maison. Dans la cour, un personnage ayant l'apparence d'un riche bourgeois venait de mettre pied à terre. Il y eut entre eux et lui un échange de mots de passe, puis le Beau-François demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène, citoyen Leblanc ? Tu aimes trop tes aises pour t'être dérangé sans raison... Que nous veux-tu ?

— Meg, répliqua le franc, le Rouge-d'Auneau m'avait recommandé ce matin, en passant à N***, de surveiller toutes les démarches de la brigade de gendarmerie en résidence dans notre ville. Ce soir, je ne sais ce qui est arrivé, mais j'ai vu les

gendarmes, dont la demeure est précisément en face de l'auberge dont je suis propriétaire, se préparer à monter à cheval ; aussitôt, j'ai sellé moi-même la meilleure bête de mon écurie, et je me suis tenu prêt à les suivre. Ils ont pris la vieille route d'Orléans. Je marchais à deux ou trois cents pas derrière eux, et je les voyais très bien, au clair de la lune, sans être aperçu moi-même. Comme ils gagnaient de plus en plus de ce côté, où je savais que vous étiez, je n'avais garde de retourner chez moi avant de connaître positivement leurs projets. A deux lieues d'ici environ, ils ont rencontré une espèce de paysan avec lequel ils ont causé un moment ; puis, l'un d'eux a pris ce drôle en croupe et ils sont partis au galop. Je n'ai plus douté

alors que l'alarme ne fût dans le pays à cause de vous, et, certain de vous trouver au Breuil, j'ai lancé ma bonne bête à travers champs. Je connais parfaitement ce canton, que j'ai parcouru en tous sens pour exercer ma profession de marchand de chevaux, et il m'a été facile d'arriver ici; je crois bien avoir gagné une demi-heure ou trois quarts d'heure sur la brigade.

Le Beau-François parut alarmé de ces nouvelles.

— Merci, Leblanc, dit-il au franc, tu t'es conduit en bon camarade et tu en seras récompensé. Je gagerais, poursuivit-il en

s'adressant à son lieutenant, que les gendarmes auront rencontré le jardinier que nous avons eu la sottise de laisser échapper.

— C'est possible, répliqua le Rouge avec indifférence ; mais de combien d'hommes se compose cette brigade ?

— De sept hommes, en comptant le brigadier, répliqua le franc, et le brigadier est un lapin qui n'a pas froid aux yeux !

— Bah ! nous sommes quatre fois plus nombreux, et si nous venions à les rencontrer....

— Je ne veux pas de cela, dit le Beau-François péremptoirement. Nous n'avons rien à gagner dans un combat contre ces gaillards; aussi bien, notre coup est fait, et il faut maintenant songer à la retraite.

Il entra dans la salle où se trouvaient les voleurs.

— Alerte, les *pègres*, s'écria-t-il, les grippe-jésus sont sur nos talons... Que chacun prenne sa part du butin, que l'on charge le reste sur les chevaux et qu'on les conduise chez les francs de Chartres et d'Orléans. On se partagera en deux bandes. Comme les gendarmes viennent par la vieille route, l'une prendra la route

neuve et l'autre la traverse. Allons ! ne refroidissons pas ici, et je promets de châtier moi-même les braillards et les imprudents.

On s'empressa d'obéir; les querelles et les jurons cessèrent; en un clin d'œil, les paquets furent terminés, les chevaux chargés. On allait se rendre à la ferme pour reprendre les hommes qu'on y avait laissés, quand le Rouge-d'Auneau s'approcha du Beau-François, qui causait bas avec le Borgne-de-Jouy.

— Eh bien ! Meg, demanda-t-il, que comptez-vous faire ? N'allez-vous pas voyager avec nous ?

— Non ; le Borgne et moi nous ne devons pas encore quitter le pays. Partez, vous autres. Vous savez où nous devons nous rejoindre. Bon voyage !

— Quoi ! le Beau-François, vous oseriez?... C'est bien hardi !

— J'aime le danger ; n'aies aucune inquiétude. Nous sortirons de là blancs comme neige... Si j'étais seul en péril, continua-t-il en jetant un regard oblique sur le Borgne-de-Jouy qui les écoutait, je ne me fierais pas trop au général Fintin ; mais il s'agira de sa vie comme de la mienne, et je compte sur son adresse ordinaire. D'ailleurs, il sait bien qu'à la moin-

dre apparence de trahison, je lui ferais sauter le crâne. Cela dit, marchons, et tout ira bien.

Quelques minutes après, la bande quittait le château, laissant les portes ouvertes, les meubles fracturés, et deux cadavres étendus sur les dalles de la pièce d'entrée.

IX

La délivrance.

Revenons maintenant à Daniel Ladrance, que nous avons laissé aux prises avec Sans-Pouces, l'un de ses gardiens, tandis que Gros-Normand, l'autre gardien, gisait ivre

mort au milieu des habitants de la ferme garrottés et bâillonnés.

La lutte se prolongeait avec un désavantage marqué pour Daniel, dont les jambes fortement attachées se prêtaient mal à ses mouvements ; son adversaire avait fini par le terrasser, et Dieu sait comment ce misérable, exaspéré, eût profité de la victoire, quand deux nouveaux personnages, attirés par le bruit, entrèrent tout à coup dans la salle et s'efforcèrent de séparer les combattants.

Les nouveaux venus faisaient évidemment partie de la bande et avaient été laissés en sentinelle à l'extérieur de la

ferme. Comme la plupart de leurs camarades, ils étaient vêtus en gardes nationaux, mais ils ne portaient pas d'armes apparentes. L'un d'eux, âgé d'une cinquantaine d'années, avait une figure basse, écrasée, blême, qui exprimait plus d'hypocrisie que de férocité. Ses cheveux gris, rares vers le sommet de la tête, étaient coupés en rond à la manière des ecclésiastiques. Il affectait une certaine gravité dans ses manières, et se montrait fort gêné sous son uniforme militaire. L'autre, jeune encore, était de taille moyenne, maigre, brun; ses cheveux noirs formaient une queue volumineuse sur le collet de son habit. Ses yeux pétillaient de finesse; sa physionomie était expressive, d'une extrême mobilité; un sourire dédaigneux

se jouait continuellement sur ses lèvres. Comme son compagnon, il semblait avoir une haute idée de son mérite personnel, et tout son extérieur trahissait une dignité magistrale passablement étrange. En définitive, ces deux hommes avaient plutôt l'air de filous que d'assassins, et peut-être les avait-on laissés en arrière parce qu'on les trouvait indignes de figurer dans le drame effroyable qui se jouait en ce moment au château du Breuil.

Mais Daniel eut seulement quelques secondes pour faire des remarques. Ces hommes, voyant qu'il n'avait pas de bandeau sur les yeux, s'étaient hâté d'éteindre l'unique lumière, et la salle ne se trou-

vait plus éclairée que par un rayon de lune.

— La paix ! mes enfants, la paix ! disait le plus âgé d'un ton mielleux en s'adressant aux deux adversaires.

— Entendez la raison, citoyens, disait l'autre avec gravité; de simples coups de poing peuvent causer des lésions graves contre lesquelles la science reste parfois impuissante. La vie humaine est chose essentiellement délicate; *ti coupnon*, dit un philosophe grec, et un atome de matière grossière dans un organe essentiel suffit pour faire évaporer ce fluide mystérieux qui constitue l'existence.

Mais ni les doucereuses exhortations de l'un, ni les pédantesques observations de l'autre n'eussent décidé les combattants à lâcher prise s'ils n'avaient été à bout de force et d'haleine. Daniel, le premier, cessa de se défendre, et se laissa entraîner en arrière par l'homme aux cheveux gris, qui, tout en continuant de parler de concorde et de modération, profita de son épuisement pour lui rattacher prestement les mains derrière le dos et pour lui remettre un bandeau. Sans-Pouces se montra beaucoup moins docile : accablé d'abord, il se souleva de nouveau, et étendit le bras pour saisir le tronçon de sabre qui était resté à terre. Ses compagnons devinant son intention, parvinrent à le contenir.

— Mon fils, dit le plus âgé, que vas-tu

faire ? Le *Meg* a défendu de maltraiter les prisonniers, et si tu désobéis, tu recevras sûrement la bastonnade...

— Va-t'en au diable ! s'écria Sans-Pouces en s'efforçant de se dégager par une rude secousse. Le prisonnier m'a frappé... il faut que je me venge, dût-on ensuite me couper en morceaux ! Lâchez-moi, ou mille tonnerres !...

— Oses-tu bien, pécheur endurci, parler sur ce ton à ton père spirituel... à ton curé ?

— Toi ! curé ! tu n'es pas plus curé que

moi ; tu as été sacristain de je ne sais quelle paroisse, et tu as ramassé de çà, de là, quelques mots de catéchisme... D'ailleurs, tu n'as pas la soutane que tu as volée à ton ancien maître, et je ne te reconnais pas pour mon supérieur.

Ces paroles exaspérèrent le soi-disant curé, qui retint son interlocuteur avec un poignet d'acier.

— Ah ! tu ne reconnais pas mon autorité ? dit-il avec indignation ; ah ! je ne suis pas Curé-des-Pègres ? Misérable ingrat ! qui donc t'a marié avec la grande Nannette, si ce n'est moi ? Et pour ce qui est d'avoir volé la soutane que je porte quelquefois...

— Je te dis de me lâcher, interrompit Sans-Pouces en grinçant des dents ; cette affaire ne te regarde pas. Je suis dans mon droit ; le prisonnier m'a frappé ; m'a blessé...

— Tu es blessé ? reprit l'autre assistant avec précipitation ; ceci est de mon ressort. Où est la blessure ? J'ai précisément sur moi mon spécifique et ma trousse. Je vais te panser, et, s'il le faut, te phlébotomiser selon toutes les règles de l'art ; ce sera fait en un tour de main.

— Ne me touche pas, boucher, empoisonneur abominable ! s'écria Sans-Pouces, à qui toutefois une résistance plus longue

devenait impossible. Tu te vantes d'être chirurgien, mais tu n'es qu'un mauvais charlatan ; tu n'as jamais guéri que des vaches étiques ; tu n'as jamais guéri que le farcin des chevaux percherons.

Le chirurgien fut froissé dans son orgueil comme le curé l'avait été dans le sien.

— Je ne répondrai pas à de pareilles allégations, monsieur, dit-il avec dignité. Mais, dis-moi, coquin, qui donc a extrait la balle que l'Habit-Vert reçut dans l'épaule à l'attaque des marchands de bœufs sur route de Chartres ? Qui a cicatrisé en moins de huit jours le coup de sabre que

le Borgne-du-Mans reçut à la poitrine dans sa lutte contre un gendarme de Joinville ? Qui vous saigne, qui vous purge, qui vous opère quand vous êtes malades, blessés, ou quand vous vous êtes battus entre vous ? Brutes stupides ! sans moi vous en seriez réduits à mourir comme des chiens, dans un fossé, dès que vous auriez attrapé un mauvais coup. Et quelle est ma récompense pour tant de zèle et tant de science ? Il me faut vivre dans une espèce de souterrain d'où je sors seulement pour vous suivre dans vos expéditions hasardeuses ; et moi, homme d'études, moi, bienfaiteur de l'humanité souffrante, je me vois exposé à partager la destinée qui vous attend tous un jour ou l'autre... Allez ! allez ! c'est à déguster de la philanthropie !

— Tu as raison, Baptiste-le-Chirurgien, s'écria le Curé-des-Pègres avec son emphase habituelle : depuis la mort de Poulailler et de Fleur-d'Épine, les anciens chefs, nos hommes ne savent plus rien respecter ; il n'y a plus d'obéissance, plus de discipline. Ce n'est pas que le *Meg* ne soit un *grinche* de haut mérite et qu'il n'ait une poigne de fer ; mais la bande se recrute parmi des gens de rien, incapables de s'astreindre aux règles du devoir. Ainsi, par exemple, voici le Gros-Normand qui est ivre-mort sous cette table, tandis qu'il devrait être debout et avoir l'œil ouvert ; autrefois une pareille infraction à la consigne eût été punie de cent coups de bâton... Mais j'ai beau gémir et sermonner, les choses n'en vont pas mieux. Comme

aussi n'est-ce pas une honte que tant de nos gens, hommes et femmes, vivent dans le désordre quand je suis là pour les marier ou les démarier à leur fantaisie, suivant nos rites particuliers ? A la première occasion, je compte démontrer au *Meg* le danger de ces habitudes, contraires à la morale et à la discipline.

Daniel n'entendait qu'imparfaitement cette conversation, entremêlée d'expressions d'argot tout à fait inintelligible pour lui comme pour les autres prisonniers ; cependant il devinait qu'une querelle s'était élevée entre les bandits, et cette discorde fortuite lui donnait quelques instants de répit.

De son côté Sans-Pouces avait hâte de se débarrasser de ses verbeux interlocuteurs. Redoutant les rapports qu'ils pourraient faire plus tard au chef de la bande, il s'était rassis tranquillement après avoir rallumé la chandelle, et il ne paraissait plus songer à ses projets de vengeance.

Cependant les premières lueurs du jour commençaient à blanchir le ciel. Tout à coup un grand bruit s'éleva dans le voisinage de la ferme, et une voix forte s'écria du dehors :

— *A la raille!* les pègres; alerte! et décampons au plus vite, car il est temps.

— *A la raille !* répéta Sans-Pouces en bondissant.

— *A la raille ! à la raille !* s'écrièrent le Curé et le Chirurgien épouvantés.

Les bandits se dirigèrent en courant vers la porte de la ferme ; et telle était la puissance de ce cri d'alarme, que le Gros-Normand, immobile et tout à fait insensible jusque-là, parut en éprouver lui-même une violente secousse. Il tressaillit, se souleva sur le coude en se frottant les yeux ; et quand le cri *A la raille !* retentit de nouveau, il se dressa instinctivement et suivit en chancelant ses compagnons.

Comme ils sortaient, une nouvelle troupe de bandits parut, conduisant un prisonnier garrotté et bâillonné qu'on jeta brutalement au milieu des autres, après lui avoir lié les pieds. Puis on essaya de refermer la porte brisée, et il ne resta plus dans la salle que les malheureuses victimes de l'attentat.

On entendit pourtant encore un moment les voleurs aller et venir dans la cour avec précipitation. Mais bientôt le tumulte cessa. Au commandement : *Marche!* prononcé à demi-voix, la troupe s'ébranla, franchit la porte charretière, et s'éloigna rapidement.

Les prisonniers pouvaient donc se croire

tout à fait délivrés de leurs persécuteurs ; mais aucun d'eux, après une nuit entière de tortures et d'angoisses, n'était en état de se débarrasser de ses liens. Quoique le plus profond silence régnât maintenant autour de la maison, rien ne bougeait dans l'intérieur. Seulement un gémissement étouffé s'élevait par intervalles, et aux premières lueurs de l'aurore l'on eût pu voir s'agiter faiblement des formes humaines, au milieu des meubles renversés et de la vaisselle en morceaux.

Une demi-heure environ se passa encore. Au bout de ce temps, des chevaux galopèrent de nouveau dans l'avenue ; mais cette fois les survenants ne semblaient pas

nombreux. Deux cavaliers s'arrêtèrent devant la ferme.

— Nous arrivons trop tard, dit une voix d'un ton de désappointement; les coquins sont partis.

— Et ils ont fait leur sabbat ici comme là-bas, répondit une autre personne avec colère; mais ils ne sauraient être loin... Piquons nos chevaux et poursuivons-les.

— Nous n'avons pas d'ordres, répliqua le premier interlocuteur; d'ailleurs, il faut d'abord savoir ce qui se passe ici.

— Hum! ce n'est pas difficile à deviner... Les scélérats auront traité les gens de la ferme comme ces pauvres diables de la maison bourgeoise.

— Ce n'est malheureusement que trop probable... Mais voyons toujours, et préparons nos armes.

Les deux cavaliers mirent pied à terre, puis de lourdes bottes éperonnées résonnèrent sur le pavé de la cour, et la porte étant brusquement poussée, deux gendarmes, deux vrais gendarmes cette fois, se montrèrent sur le seuil, leur carabine au poing.

Ils restèrent un moment immobiles,

prêts à repousser une attaque subite ; mais bientôt leurs yeux s'habituant à l'obscurité de la maison, ils entrevirent tous ces corps entassés et silencieux.

— Je m'en doutais ! dit un des gendarmes en détournant la tête avec horreur ; un affreux massacre !

— Mais non, mais non ! reprit son compagnon ; ces pauvres gens vivent encore, du moins celui-ci.

Et il désignait Daniel qui se tordait à ses pieds, en poussant des sons inarticulés.

Aussitôt les braves militaires bannirent toute précaution, déposèrent leurs armes, et, s'agenouillant auprès du jeune homme, le débarrassèrent de ses liens et de son bâillon.

Cependant Daniel était trop épuisé pour profiter de sa liberté, et l'uniforme de ses libérateurs lui fit croire qu'ils appartenaient encore à la bande. On ne tarda pas à le tirer d'erreur.

— Eh ! mais, disait l'un des gendarmes en l'examinant avec attention, je ne me trompe pas, c'est le citoyen Ladrage, juge de paix et commissaire du pouvoir exécutif, qui nous a si souvent donné des

ordres. Je m'attendais bien à vous trouver ici, citoyen Ladrage, et pourtant, ajouta-t-il d'un air de regret, j'aurais désiré que vous fussiez partout ailleurs.

Ces paroles avaient un sens mystérieux que l'aniel ne remarqua pas.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il machinalement.

— Quoi! ne me reconnaissez-vous pas? Mon camarade et moi, nous faisons partie de la brigade du citoyen Vasseur. Nous nous rendions justement ici, la nuit dernière, pour exécuter les ordres supérieurs

que nous avons reçus, quand nous avons été avertis que les chauffeurs venaient d'attaquer le château du Breuil. Nous sommes partis à fond de train, comme vous pouvez croire ; mais, en voulant couper au plus court, nous nous sommes égarés dans l'obscurité, et, en arrivant au château, nous avons trouvé la besogne faite... Quelle affreuse besogne ! Le brigadier est resté là-bas avec quatre hommes pour verbaliser, tandis que mon camarade et moi, nous poussions une reconnaissance jusqu'ici ; mais notre officier ne tardera pas à nous rejoindre.

Daniel n'avait compris qu'imparfaitement ces explications ; cependant il com-

mençait à recouvrer sa présence d'esprit, et il s'écria tout à coup :

— A quoi pensez-vous donc? Et ces malheureux que vous ne songez pas à délivrer! et ma pauvre tante et ma chère Maria!

Ne pouvant se soutenir sur ses jambes meurtries, il se traîna vers ses parentes pour être le premier à les secourir.

Les gendarmes, rappelés ainsi aux exigences impérieuses du moment, s'empresèrent de se mettre à l'œuvre. Le premier qu'ils détachèrent fut le fermier Bernard,

que les voleurs avaient ramené chez lui après le pillage du château. Comme il était le moins maltraité, il put aider les deux militaires à la délivrance des autres prisonniers.

On comprendra sans peine ce qu'ils avaient dû souffrir pendant cette horrible nuit. Les uns, bien qu'on leur eût ôté leurs bandeaux et leurs liens, étaient hors d'état de se mouvoir et de parler ; d'autres, frappés de stupeur, regardaient autour d'eux avec égarement et semblaient sortir d'un profond sommeil. La fille de ferme riait d'un rire idiot et convulsif, en agitant ses bras endoloris ; un des valets de charrue, dès qu'il se sentit libre, se leva

brusquement, et se mit à courir de toute sa force jusque dans la cour, où il tourna deux ou trois fois sur lui-même et tomba étourdi. Quant à l'autre valet de charrue, ce fut en vain qu'après l'avoir détaché, on l'appela, on le secoua fortement. Sans doute il avait fait résistance lorsque les scélérats s'étaient emparés de lui, et, en raison de sa vigueur, on avait pris à son égard des précautions particulières. Son bâillon avait été si fortement serré, que le pauvre homme avait perdu la respiration; il était mort et déjà froid.

Bernard s'était empressé de rendre à sa femme la faculté de se mouvoir. La fermière, débarrassée de ses liens, attacha sur lui son œil grand ouvert, sec et brillant.

— Bernard, dit-elle d'un ton farouche, Bernard, nous n'avons plus de fille!

— Eh! que nous importe! répliqua le fermier avec rudesse; il s'agit bien de cela! Il y a longtemps déjà que nous ne pensons plus à cette *créature*!

— Ne parle pas ainsi, Bernard; crois-tu donc me tromper? Quoique absente, elle était toujours dans ton cœur comme dans le mien... Hier, tu ne l'as chassée que par orgueil, mais tu souffrais plus que moi. . . Aujourd'hui, je te le dis à mon tour, et souviens-toi de mes paroles : Nous n'avons plus de fille!

Puis elle tomba dans un morne accable-

ment, sans vouloir répondre à aucune question.

De son côté, Daniel s'occupait activement de Maria. La jeune fille était mourante, elle avait les yeux fermés; une pâleur livide couvrait ses traits délicats. Cependant le contact de l'air et les soins de son cousin la ranimèrent peu à peu. Elle ne tarda pas à reconnaître Daniel, et un faible sourire se joua sur ses lèvres.

— Oh! mon ami, murmura-t-elle en rougissant, comment pourrai-je m'acquitter jamais envers vous?

— En n'oubliant pas certaines paroles qui vous sont échappées au moment du danger, répliqua Ladrance bien bas.

Maria rougit plus fort, mais une idée nouvelle parut agiter son esprit.

— Ma mère, dit-elle avec angoisse, où donc est ma pauvre mère ?

Déjà le fermier venait de débarrasser la marquise de l'épais bandeau qui l'avait torturée toute la nuit, moins pourtant que ses horribles souffrances morales. Madame de Méréville n'avait pas l'abattement et la faiblesse de sa fille; les pommettes de ses joues étaient rouges, brûlantes. Sitôt qu'elle se sentit libre, elle se leva sur son séant, et elle dit d'un accent impérieux :

— Préparez sur-le-champ la chaise de

poste... M. le marquis mettra son uniforme de capitaine des chassés, pour en imposer davantage à cette canaille. Que les domestiques et les gardes montent à cheval, et qu'ils soient tous bien armés ! A la moindre insulte, tirez sur ces coquins. Pas de pitié !

Ces paroles, si évidemment empreintes de folie, résonnèrent comme un glas funèbre au milieu de cette scène de désolation. Tous les assistants se turent et tournèrent les yeux vers madame de Méreville. Maria, épouvantée, se traîna sur ses genoux et sur ses mains, en s'écriant avec désespoir :

— Ma mère ! mon excellente mère. Re-

venez à vous!... Nous sommes sauvées, grâce à Daniel, grâce à ces braves gens ! Ma mère, reconnaissez-moi... je suis votre fille, je suis Maria !

La marquise se tut un moment ; puis elle reprit avec une expression de sérénité et d'orgueil :

— Ma fille ! comme elle a été bien accueillie à la cour ! Le roi lui a souri, et la reine me disait le soir, au cercle : « Votre fille, madame, est jolie comme une Méréville. » Le duc de Chaulnes a dansé deux fois le menuet avec elle... Un beau jeune homme, le duc de Chaulnes, et de grande maison !

Maria ne pouvait plus conserver de doutes ; elle dit à Daniel avec un égarement presque égal à celui de sa mère :

— Mon Dieu ! elle ne me reconnaît plus. Notre malheur n'était-il pas assez grand ? Daniel, parlez-lui, vous, je vous en conjure. Peut-être votre voix parviendra-t-elle à éveiller sa raison.

— Rassurez-vous, Maria. Ce dérangement passager est dû sans doute à la fièvre qui la dévore. — Courage, madame, ajouta Daniel affectueusement en s'adressant à la marquise, vous n'avez plus autour de vous que des amis.

Madame de Méréville le regarda d'un air souriant.

— Bonjour, Daniel, reprit-elle; soyez le bien-venu au château, mon enfant... M. le marquis est à la chasse, mais il sera bien joyeux de vous voir à son retour. En vérité, vous êtes tout le portrait de votre père, le bailli de Chartres, Daniel; et ce rabat de dentelles, cet habit de velours, vous vont à ravir.

Ladrange demeurait consterné. Tout à coup, il aperçut un des gendarmes qui, debout derrière lui, paraissait écouter avec intérêt cette conversation, et il eut conscience d'un nouveau danger.

— La raison de cette pauvre femme, dit-il au militaire avec embarras, n'a pu résister à ces cruelles secousses, comme vous voyez... et dans sa folie, elle se croit une grande dame.

Le gendarme secoua la tête.

— N'essayez pas de me tromper, citoyen Ladrage, répondit-il ; j'en sais plus long que vous ne pensez peut-être.

— Quoi, citoyen ! voudriez-vous donner de l'importance à quelques mots échappés dans un moment de délire ?

— Je ne veux rien, citoyen juge de paix.

Mais voici notre chef, le brigadier Vasseur, avec qui vous devrez vous entendre. Quant à moi, je ne puis que vous plaindre tous !

Daniel, effrayé, allait redoubler ses questions, lorsque en effet le brigadier Vasseur, suivi du reste de ses gens, mit pied à terre devant la ferme.

181

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILIP W. BARON

PH.D. 1964

1964-1965

1965-1966

1966-1967

1967-1968

1968-1969

1969-1970

1970-1971

1971-1972

1972-1973

1973-1974

1974-1975

1975-1976

1976-1977

1977-1978

1978-1979

1979-1980

1980-1981

1981-1982

1982-1983

1983-1984

1984-1985

1985-1986

1986-1987

1987-1988

1988-1989

1989-1990

1990-1991

1991-1992

1992-1993

1993-1994

1994-1995

1995-1996

1996-1997

1997-1998

1998-1999

1999-2000

2000-2001

2001-2002

2002-2003

2003-2004

2004-2005

2005-2006

2006-2007

2007-2008

2008-2009

2009-2010

2010-2011

2011-2012

2012-2013

2013-2014

2014-2015

2015-2016

2016-2017

2017-2018

2018-2019

2019-2020

2020-2021

2021-2022

2022-2023

2023-2024

2024-2025

PHILIP W. BARON

PH.D. 1964

1964-1965

1965-1966

1966-1967

1967-1968

1968-1969

1969-1970

1970-1971

1971-1972

1972-1973

1973-1974

1974-1975

1975-1976

1976-1977

1977-1978

1978-1979

1979-1980

1980-1981

1981-1982

1982-1983

1983-1984

1984-1985

1985-1986

1986-1987

1987-1988

1988-1989

1989-1990

1990-1991

1991-1992

1992-1993

1993-1994

1994-1995

1995-1996

1996-1997

1997-1998

1998-1999

1999-2000

2000-2001

2001-2002

2002-2003

2003-2004

2004-2005

2005-2006

2006-2007

2007-2008

2008-2009

2009-2010

2010-2011

2011-2012

2012-2013

2013-2014

2014-2015

2015-2016

2016-2017

2017-2018

2018-2019

2019-2020

2020-2021

2021-2022

2022-2023

2023-2024

2024-2025

X

L'interrogatoire.

Le chef de la brigade de gendarmerie, qui venait si tardivement au secours des habitants du Breuil, était un cavalier de haute taille, robuste, brun, dont l'extérieur annonçait une grande énergie et

un courage à toute épreuve. Néanmoins, une expression d'intelligence, un air de franchise et de droiture tempéraient la rudesse de sa physionomie ; on devinait l'homme loyal et bon sous l'enveloppe mâle du soldat.

Vasseur avait en ce moment une mine triste et sévère qu'expliquait suffisamment la gravité des circonstances. Comme il descendait de cheval, le gendarme qui avait causé avec Daniel alla le recevoir et lui fit son rapport à voix basse. Le brigadier écouta froidement, puis il donna un ordre à ses gens, qui se mirent en devoir de garder toutes les issues de la ferme. Cependant cette mesure n'augmenta pas les alarmes de Ladrance, car tel était l'u-

sage lorsqu'il s'agissait de l'information d'un crime aussi grand que celui dont ce lieu venait d'être le théâtre.

Ces devoirs remplis, le brigadier entra dans la maison. Daniel, qui, en sa qualité de commissaire du pouvoir exécutif, le connaissait de longue date, s'approcha de lui avec empressement, mais Vasseur le salua en détournant les yeux.

— Ah ! brigadier, dit le jeune homme avec émotion, que n'êtes-vous venu plus tôt ! vous eussiez prévenu de grands malheurs !

— Que voulez-vous ! répliqua le mili-

taire brusquement ; il faut bien que nous laissions les voleurs et les assassins faire ce qui leur plaît, puisqu'on nous occupe... à autre chose. Mais, ajouta-t-il en jetant dans la salle un coup d'œil rapide, le mal me semble moins grand ici que là-bas, au château du Breuil.

— Vous venez donc du château ? C'est juste : on me l'avait dit, et je l'avais oublié... Eh bien ! je vous en conjure, donnez-moi des nouvelles de mon oncle, le citoyen Ladrage. Il est sain et sauf, j'espère ?

Vasseur baissa la tête sans répondre.

— Brigadier, reprit Daniel, ne me ca-

chez rien, je vous en conjure... Mon oncle?...

— Allons, citoyen, soyez homme! Le vieux n'a pas toujours été très bon pour vous, à ce que l'on assure... et puis il avait fait son temps de service...

— Que voulez-vous dire? Mon oncle serait-il blessé? mort peut-être? Je veux aller m'assurer par moi-même...

Et Daniel se tournait déjà vers la porte. Le brigadier se plaça résolûment devant lui.

— Personne ne peut sortir d'ici sans

mon ordre, dit-il avec fermeté ; d'ailleurs, poursuivit-il d'un ton plus doux, votre présence ne servirait à rien... Tout est fini... Les coquins n'ont pas laissé âme vivante au château.

— Grand Dieu ! serait-il possible ? Mon pauvre vieux parent qui hier encore se flattait de l'espoir d'une longue vie ! Mais, de grâce, brigadier, apprenez-moi toute la vérité.

— Vous le voulez ? J'ai tort sans doute ; mais puisque vous y tenez, lisez ceci, c'est affreux !

Et il lui tendit le procès-verbal qu'il

avait rédigé au château même peu d'instants auparavant.

Daniel n'eut pas la force d'aller jusqu'au bout. Bientôt le papier s'échappa de ses mains, et il se couvrit le visage avec horreur.

Déjà la sinistre nouvelle s'était répandue parmi les habitants de la ferme et avait secoué l'espèce de torpeur où ils étaient encore plongés. En apprenant la grandeur du péril auquel ils venaient d'échapper, ils ne songeaient plus à se plaindre, ils remerciaient Dieu de se trouver encore vivants. Maria elle-même oublia un moment ses autres douleurs.

La marquise, qui semblait incapable de comprendre ce que l'on disait, se souleva péniblement du matelas sur lequel on l'avait couchée et reprit à haute voix :

-- Que parlez-vous de mon frère? et pourquoi le plaignez-vous? Il a été mauvais ami, mauvais parent, mauvais fils; il n'a jamais aimé que l'or, et pourtant toutes les prospérités terrestres sont pour lui seul. Il est heureux, et puisse le ciel nous accorder un sort pareil au sien!

Les assistants frémirent en entendant ce souhait lugubre

Daniel venait de remarquer un signe

d'intelligence entre le gendarme auquel il avait déjà parlé et le brigadier. De plus en plus inquiet, il s'approcha de Vasseur :

— Il ne faut pas faire attention aux propos de cette pauvre femme, reprit-il ; les secousses qu'elle vient d'éprouver ont complètement dérangé son esprit, et c'est une circonstance dont on devra tenir compte dans le procès-verbal... Mais, poursuivit-il en voyant le brigadier s'asseoir à une table et se mettre en devoir d'écrire, je désire moi-même rédiger l'acte et recueillir les témoignages de ces braves gens.

— Merci, répliqua Vasseur ; vous ne

pouvez être à la fois juge instructeur et partie plaignante. Avec votre permission, ce sera moi qui dresserai le procès-verbal d'usage.

Daniel sentait de quelle importance il serait pour ses parentes qu'il demeurât seul chargé des interrogatoires.

— Citoyen brigadier, dit-il avec autorité, je suis votre supérieur dans l'ordre judiciaire, et si pénible que puisse être pour moi le devoir de ma charge en cette circonstance, je tiens à le remplir. Je vous prie donc de me céder la plume et de m'abandonner dès à présent l'instruction de cette affaire

Mais Vasseur demeura inébranlable.

— Citoyen Ladrage, répondit-il avec plus de tristesse que de colère, permettez-moi de ne pas obéir, cette fois à vos réquisitions. Vous ne sauriez exercer aujourd'hui les fonctions de magistrat... Quant à moi, je céderais volontiers à un autre la tâche que je vais remplir, si elle ne m'était imposée par mes fonctions !

Daniel n'osa pas insister.

Les interrogatoires commencèrent, et chacun des habitants de la ferme comparut à son tour devant le brigadier pour expo-

ser les faits à sa connaissance. Ces témoignages jetèrent bien peu de jour sur le crime et sur les misérables qui en étaient les auteurs. Surpris par l'attaque, frappés d'épouvante, les pauvres campagnards conservaient seulement des évènements de la nuit ce souvenir vague, incohérent que laisse après lui un douloureux cauchemar. L'obscurité, la précaution que les brigands avaient prise de se noircir le visage et de ne parler qu'en argot, ne laissaient aucun moyen de les reconnaître ; et, d'ailleurs, comment les victimes de l'attentat eussent-elles pu faire des remarques avec précision, quand, les pieds et les mains attachés, le visage couvert d'un épais bandeau, suffoquées, brisées, elles étaient dans l'attente d'une mort cruelle. Daniel

lui-même ne fournit que des renseignements fort incomplets ; tout occupé du soin de protéger les dames de Méréville, il n'avait pu examiner ses persécuteurs avec sa sagacité ordinaire. Cependant il donna quelques renseignements sur le Gros-Normand, et particulièrement sur Sans-Pouces, contre lequel il avait soutenu une lutte acharnée ; il cita de même Baptiste-le-Chirurgien et le Curé-des-Pègres ; mais il ne put en nommer aucun, les noms de guerre de ces coquins se confondant pour lui avec les termes d'argot dont ils se servaient habituellement.

Les dépositions de Bernard et de sa femme ne furent guère plus concluantes.

La fermière confirma d'une voix basse et précipitée les témoignages précédents. Quant à Bernard, il raconta comment les brigands l'avait conduit au château et comment ils avaient voulu le forcer d'appeler Jérôme, le jardinier, pour lui faire ouvrir la porte ; comment il s'était refusé à cette espèce de trahison envers son maître, et comment enfin il avait été ramené à la ferme. Mais ni l'un ni l'autre des deux époux ne mentionna la Grêlée, imitant en cela la réserve délicate de Daniel, qui comprenait tout ce qu'il y avait de poignant dans cette circonstance pour les malheureux parents.

Il ne restait plus à interroger que les

dames de Méréville, et Ladrance tremblait en voyant approcher le moment où elles devraient répondre à leur tour sur les évènements de la nuit. Mais il n'y avait aucun éclaircissement à obtenir de la mère, dont l'état de folie était évident, et le brigadier ne songea même pas à la questionner.

Quant à Maria, l'imminence du péril sembla lui rendre sa présence d'esprit. Lorsqu'on lui demanda son nom, elle donna en rougissant le nom qu'elle avait pris depuis qu'elle habitait la ferme du Breuil, et elle raconta en peu de mots les détails déjà connus.

Le brigadier avait légèrement froncé le

sourcil lorsque Maria s'était donnée un nom d'emprunt; mais il n'objecta rien et consigna dans le procès-verbal la déposition de la jeune fille comme il avait consigné les autres dépositions. Son travail achevé, il se mit à le relire avec une attention extrême, s'arrêtant de temps en temps pour en peser chaque mot.

— Allons ! dit-il enfin, ces scélérats avaient merveilleusement bien pris leurs précautions, et peut-être de plus habiles que moi auront-ils peine à se reconnaître dans cette ténébreuse affaire... Toutefois, avant de clore le procès-verbal, je demanderai aux personnes ici présentes si elles ne soupçonnent pas qui peuvent être les coupables... Réfléchissez bien tous, et vous surtout, maître Bernard... Hier ou les

jours précédents ne s'est-il pas présenté, soit à la ferme, soit au château, des gens que l'on pourrait raisonnablement suspecter d'être complices du crime ? Songez-y ; le plus léger indice nous mettra sur la voie des découvertes.

Le fermier et sa femme échangèrent un regard d'angoisses. Après une courte hésitation, Bernard balbutia :

— Hier, en effet, il y avait ici plusieurs personnes dont je ne saurais me rappeler les noms... je craindrais d'accuser des innocents.

— Maître, dit un valet de ferme, et cette

mendiante qui n'a fait qu'aller et venir toute la soirée autour de la maison ? Est-ce que vous ne croyez pas...

— Tais-toi, tu mens ! s'écria la fermière avec chaleur ; Bernard et moi nous connaissons la femme dont tu parles ; le citoyen Daniel la connaît aussi, et nous savons tous qu'elle n'appartient pas à cette bande d'assassins... N'est-ce pas, citoyen Ladrance ? n'est-ce pas, Bernard ?

Sublime dans son mensonge, elle avait un accent d'autorité, de certitude, de résolution qui devaient couper court au soupçon. Daniel et le fermier lui-même firent un signe d'assentiment ; cependant

le valet, avec son opiniâtreté rustique, ne se rendait pas encore.

— Ce sera comme vous voudrez, maîtresse, répliqua-t-il; mais elle n'a pas moins disparu ce matin, et si sa conscience eût été tranquille...

— Je l'ai chassée, répliqua la fermière, je l'ai chassée hier au soir, avant l'arrivée de ces scélérats qu'elle ne connaissait pas; et la preuve, ajouta-t-elle avec une sorte d'énergie farouche, c'est que cette femme était ma fille... oui, ma fille déshonorée qui venait implorer son pardon... et qui ne l'a pas obtenu!

Cet aveu, en pareil moment, témoignait

de tant d'héroïsme et de souffrance, que les assistants eussent considéré comme une profanation de contredire la malheureuse mère. Elle reprit avec effort :

— Le citoyen brigadier doit comprendre maintenant que ma fille, Fanchette Bernard, n'a rien à voir dans tout cela. Qu'on nous laisse donc en repos ! nous avons bien assez de chagrins sans qu'on vienne encore fouiller dans nos secrets de famille !... D'ailleurs, de quoi serait capable une pauvre femme chargée d'un petit enfant ? Manque-t-il de gens qu'on pourrait soupçonner avec plus de raison ? Hier, la maison était pleine d'aouterons inconnus pour la plupart... Et ces deux hommes

qui ont dû coucher dans l'étable, où sont-ils ?

La fermière n'avait parlé de ses hôtes que par hasard et afin de détourner les soupçons de sa fille ; mais les doutes qu'elle exprimait trouvèrent de l'écho dans l'assemblée.

— C'est vrai, ça, reprit le valet de ferme ; hier, ce failli gars, le Borgne-de-Jouy, avait un air gouailleur qui n'annonçait rien de bon ; et puis, pendant la collation, il en revenait toujours aux grands trésors du citoyen Ladrance.

— Pierre pourrait avoir raison, dit

maître Bernard, et cela me rappelle que la nuit dernière, quand ces coquins me tenaient devant le château pour leur en faire ouvrir la porte, j'ai entendu près de moi un ricanement particulier que j'aurais cru poussé par le Borgne-de-Jouy. Naturellement, je ne suis pas bien sûr de la chose, mais...

— Et moi, à mon tour, ajouta Daniel, je dois, sous toutes réserves, instruire le citoyen Vasseur d'une circonstance qui m'a frappé. Hier, comme les brigands se préparaient à quitter la ferme, j'entendis une voix forte donner l'ordre de se mettre en marche, et cette voix me parut ressembler singulièrement à celle du colporteur

blessé que j'avais moi-même introduit chez maître Bernard. Je consigne le fait, sans oser pourtant affirmer d'une manière positive...

Le brigadier se redressa vivement.

— Voilà enfin quelque chose ! s'écria-t-il ; nous sommes peut-être sur la piste des vrais coupables... Eh bien ! citoyens, dites-moi tout ce que vous savez relativement à ces deux individus.

Le fermier donna quelques renseignements sur le Borgne-de-Jouy, qui, trois jours auparavant, était venu lui demander

de l'ouvrage avec les autres aouterons. On ne pouvait guère reprocher à ce jeune drôle qu'une grande fainéantise jointe à beaucoup d'astuce et de curiosité. Cependant sa vie nomade, je ne sais quoi dans ses manières, surtout ses allées et ses venues suspectes, et la circonstance de cet éclat de rire que Bernard avait entendu à la porte du château, n'était pas de nature à prévenir en sa faveur. Daniel, à son tour, raconta comment il avait rencontré sur la grand'route le colporteur François blessé et sans connaissance ; il n'omit pas la particularité du triple passe-port et les explications qu'on lui avait données de ce fait ; il finit par exposer comment il avait conduit François à la ferme, où cet homme

avait reçu les secours que réclamait son état.

Le brigadier Vasseur écoutait ces détails avec une extrême attention.

— Tout cela peut être fort innocent, dit-il ; et cependant je gagerais que ces gailards-là ont mis la main au vilain ouvrage de la nuit dernière... Mais voyons ! ne m'avez-vous pas dit qu'ils avaient dû coucher ici ?

— Oui, certainement, répondit Daniel, et à telles enseignes qu'hier soir, afin de débarrasser la famille Bernard de leurs

importunités, je les ai moi-même enfermés à clé dans l'étable. Malgré cette précaution, il n'est guère probable que nous les retrouvions ce matin.

— S'ils ont, en effet disparu, reprit le brigadier, il ne nous restera plus de doutes sur la culpabilité de ces vagabonds. Sachons donc ce qui s'est passé du côté de l'étable ; les oiseaux fussent-ils dénichés, comme je le présume, nous pouvons faire là des découvertes précieuses !

Et il donna des ordres tout bas à deux de ses hommes qui sortirent aussitôt.

En ce moment, il semblait évident à tous

les gens de la ferme que le colporteur et le Borgne-de-Jouy étaient les complices, sinon les auteurs principaux des crimes de la nuit, et il ne venait à l'idée de personne qu'ils n'eussent pas suivi les autres scélérats dans leur retraite. Aussi, quel fut l'étonnement général quand les gendarmes reparurent accompagnés du Beau-François et du Borgne-de-Jouy ?

L'un et l'autre portaient exactement le costume de la veille et les brindilles de foin attachées encore à leurs vêtements annonçaient sur quelle couche ils avaient dû passer la nuit. Leurs jambes et leurs mains semblaient avoir été garrottées ; leurs visages étaient couturés par la pres-

sion d'un bâillon. Le Beau-François s'appuyait sur le bras d'un des gendarmes, et son visage pâle, son front qui était une large blessure saignante, lui donnaient l'aspect le plus piteux. Le second gendarme était chargé de la balle du colporteur et du petit paquet de l'aouteron.

Cette vue, si différente de ce qu'on attendait, changea tout d'abord les soupçons en pitié ; au lieu de criminels, il n'y avait plus que des victimes de l'attentat, et non pas des moins à plaindre. Les deux surveillants augmentèrent encore par leurs lamentations la sympathie qu'on commençait à éprouver pour eux.

— Seigneur Dieu ! dit le Beau-François

en gémissant, est-il possible de passer une nuit comme celle qui vient de finir ! Mais, ajouta-t-il en promenant ses yeux sur la scène de désolation que présentait la ferme, nous n'avons pas été seuls à souffrir, je crois ! Et même, poursuivit-il en remarquant le cadavre du valet encore exposé dans un angle de la salle, il s'en est trouvé de plus malheureux que nous !

— Les gredins ! les scélérats, les *assassineurs* ! s'écria le Borgne-de-Jouy à son tour en menaçant du poing un ennemi invisible ; s'il y a du bon sens d'emmailletter de pauvres diables pendant six mortelles heures ! Je ne m'en remettrai pas de six mois.

Et il se laissa tomber sur un siège ; déjà le Beau-François s'était assis avec effort sur un meuble renversé. Cependant le brigadier ne paraissait pas bien convaincu de la réalité de leurs souffrances ; tout en écoutant le rapport de son subordonné, il les observait avec une attention persévérante, qu'ils supportèrent du reste sans broncher.

Le gendarme exposa en peu de mots qu'il avait trouvé l'étable fermée à clé extérieurement, et ces deux hommes étendus sur le foin, bâillonnés et fortement attachés. Pour preuves à l'appui, ils montraient les cordes dont il les avaient débarrassés, et les aventuriers exhibèrent d'eux-mêmes avec empressement leurs bras et leurs

jambes légèrement meurtris. Cette vue acheva de dissiper les soupçons des assistants. Seul le brigadier persistait dans ses doutes.

— Ainsi donc, reprit-il d'un ton sévère, vous prétendez avoir été vous-mêmes retenus prisonniers, et vous niez toute participation aux crimes de la nuit ?

L'un des accusés manifesta un étonnement douloureux, l'autre une indignation d'honnête homme offensé.

— Regardez-moi donc, citoyen brigadier, dit le Beau-François ; voici le citoyen

juge de paix qui vous dira dans quel état il m'a rencontré hier sur la grand'route, si bien que, sans lui, je serais mort peut-être à l'heure où nous sommes. Voici encore la digne femme qui m'a pansé, continua-t-il en se tournant vers la fermière, et demandez-lui comment, blessé, affaibli par la perte de mon sang, me traînant à peine, j'aurais pu me joindre à ces odieux scélérats !

— C'est votre état, citoyen brigadier, reprit à son tour le Borgne-de-Jouy, de croire facilement le mal ; je suis connu, voyez-vous. On pourra se laisser aller parfois à fainéanter, à bavarder un peu trop, histoire de s'égayer ou d'égayer les autres ; on pourra être étourdi, curieux

et ami de la bouteille, ainsi que vous le dira peut-être maître Bernard ; mais ce ne peut être sérieusement que vous nous accusez d'être les amis de ces brigands qui nous ont étouffés, moulus de coups et tenus à la gêne pendant si longtemps !

Le brigadier ordonna de faire sortir un des accusés, afin qu'il pût les interroger séparément. Néanmoins, il eut beau employer toute son habileté, il ne parvint pas à les trouver en contradiction l'un avec l'autre. Tous les deux affirmèrent avec l'accent de la vérité que la veille au soir, étant enfermés dans l'étable et déjà endormis, ils avaient été éveillés par un grand bruit ; que des hommes, dont l'obscurité les avait empêché de voir le cos-

tume et les traits, étaient entrés tout à coup, s'étaient jeté sur eux, et les avaient liés. Toute la nuit une sentinelle qui se promenait devant le bâtiment les avait détournés de faire aucune tentative pour s'enfuir ; ils étaient restés dans la même posture jusqu'au moment où les gendarmes avaient coupé leurs liens et fini leur supplice.

Ce récit simple et naturel paraissait probable en tous points. Le jeune juge de paix et Bernard n'hésitèrent plus à déclarer qu'ils avaient dû se tromper en croyant reconnaître la voix du Borgne et celle du colporteur la nuit précédente. Mais plus les charges élevées contre ces deux hom-

mes semblaient s'amoinrir, plus la défiance du brigadier devenait grande. En désespoir de cause, il demanda s'ils étaient munis de passe-ports.

Aussitôt le Borgne lui présenta un papier de sûreté, de date ancienne déjà, mais parfaitement en règle, délivré par la municipalité de Versailles à Germain Bouscaut, dit le Borgne-de-Jouy, âgé de dix-huit ans, ci-devant apprenti à la manufacture d'étoffes peintes de Jouy, et présentement journalier. Vasseur examina ce passe-port avec attention, le retourna dans tous les sens, et finit par comparer minutieusement le signalement qu'il contenait avec la personne du jeune drôle qui se prê-

tait calme et souriant, à ces investigations.

— C'est bien, dit enfin le brigadier avec un air de regret.

Le tour du Beau-François était venu, et Vasseur, ayant appris de Daniel la circonstance du triple passe-port, s'attendait que le soi-disant colporteur se compromettrait par de maladroites dénégations ; il n'en fut rien. Le Beau-François avait sans doute éventé le piège, car, prenant un air de simplicité et de bonhomie, il tira de sa poche le vieux portefeuille que nous connaissons et le remit au gendarme en disant :

— J'ai expliqué déjà comment je me trouvais porteur, outre le mien, des passeports de mes deux associés. Voyez donc, citoyen brigadier, quel est parmi ces papiers celui qui appartient à Jean Auger, natif de Fromenceau, exerçant la profession de marchand forain ; c'est celui-là qui est le mien. Mais vous le trouverez plus facilement que moi, car je ne suis pas fort sur la lecture.

Le brigadier s'empara du portefeuille pour en étudier avec soin tout le contenu. Daniel s'approcha vivement du colporteur :

— Citoyen, demanda-t-il à demi-voix,

êtes-vous en effet du village de Fromenceau dans la ci-devant province d'Anjou ?

— Il le faut bien, puisque mon passe-port le dit, répliqua le colporteur d'un ton cauteleux.

— Alors vous devez connaître les gens de ce pays, et vous serez sans doute en état de fournir des renseignements sur quelques-uns d'entre eux ?

— Il y a très-longtemps que j'ai quitté mon village ; cependant cela ne ne serait pas impossible.

— Eh bien donc ! aussitôt que vous aurez entièrement satisfait à la justice, nous causerons plus à loisir, et je vous donnerai peut-être une commission où vous trouverez votre profit.

Le Beau - François s'inclina d'un air étonné.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda le brigadier qui, tout en épluchant le portefeuille, n'avait pas perdu un mot de cette conversation rapide.

— De choses étrangères à l'affaire criminelle que vous instruisez en ce moment,

répliqua Daniel : le lieu de naissance de cet homme vient de me rappeler un engagement que j'ai pris envers mon malheureux oncle, et je le remplirai quoiqu'il m'en coûte.

Vasseur n'insista pas, et il poursuivit ses recherches.

La singularité de ces trois passe-ports trouvés sur une même personne paraissait bien un peu louche au brigadier, comme déjà elle l'avait paru à Daniel ; mais à cette époque l'ordre le plus parfait ne régnait pas dans le service des papiers de sûreté, et de fort honnêtes gens pouvaient être pris en faute sur ce chapitre. D'ailleurs, François

expliquait cette circonstance avec une simplicité qui semblait devoir exclure le soupçon. Quant à la ressemblance des signalements, elle n'avait pas une grande importance; sauf certains cas de difformité apparente, la plupart de ces signalements, griffonnés par un employé distrait, différaient très peu les uns des autres. Aussi le brigadier Vasseur ne vit-il rien de bien grave dans tout cela; et après s'être assuré que le portefeuille ne contenait en outre que des factures et des papiers insignifiants, il le rendit à son propriétaire en disant encore une fois :

— C'est bien !

Mais il ajouta presque aussitôt avec une sorte de colère :

— Qu'on les fouille !

Les gendarmes obéirent. Pendant qu'ils procédaient à cette opération, le Beau-François ne put cacher tout à fait certains signes de malaise. Il ne craignait rien pour lui-même, car il avait pris ses précautions dans la prévision de ce qui arrivait; mais il était beaucoup moins sûr de son compagnon, dont il connaissait de longue date l'irrésistible penchant pour le vol. Il avait compté sans la finesse du jeune scélérat, car on ne trouva rien de suspect dans ses vêtements. Les poches du Beau-François contenaient seulement une petite somme en assignats et en argent, qui ne dépassait pas les exigences de son commerce; celles du Borgne, une vingtaine de francs en pa-

pier et quelques monnaie. On visita également la balle de l'un et le paquet de l'autre. La balle se composait de mercerie et de menue quincaillerie; le paquet, de pauvres effets de rechange. Au reste, on ne découvrit ni armes, ni bijoux, ni aucun objet d'origine douteuse. Le brigadier se reconnut enfin battu.

— Allons ! laissez-les , dit-il d'un air pensif ; il n'y a décidément pas de prise sur eux. Il faut donc les lâcher, après qu'ils nous auront déclaré où l'on pourra les assigner comme témoins... Oui, qu'ils s'en aillent. Et pourtant je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée que ce sont les plus grands vauriens de la terre !

Mais le Beau-François avait déjà retrouvé son assurance.

— Citoyen-brigadier, reprit-il d'un ton de reproche, ceci n'est pas bien... Après avoir été cruellement maltraités par les brigands, nous sommes conduits devant vous comme des coupables ; on nous interroge, on nous fouille, on bouleverse nos effets, on nous malmène de toutes manières, et quand il est prouvé que nous sommes d'honnêtes gens, vous nous dites des injures... Cela est-il dans votre droit ?

— Vous d'honnêtes gens ! Je jugerais plutôt que ton camarade et toi...

— Cet homme n'est pas mon camarade; je ne le connais pas.

— En effet, reprit le Borgne-de-Jouy, nous nous sommes rencontrés ici au gîte pour la première fois... Mais le citoyen colporteur n'a pas moins raison: il ne vous appartient pas, brigadier, d'insulter des pauvres diables...

— Paix! interrompit Vasseur en frappant du pied, ne m'irritez pas, ou, vaille que vaille, je donne l'ordre de vous emmener. Vous vous êtes bien tirés d'affaire, je suis forcé d'en convenir; mais je lis sur vos fronts le mot *coquin* très nettement écrit, et j'ai un flair qui ne me trompe

pas... Partez donc, ou je ne pourrais résister à la tentation de faire une connaissance plus intime avec vous.

Malgré leur effronterie, les deux scélérats sentirent qu'ils ne devaient pas pousser plus loin la susceptibilité, et ils se taisaient quand il leur vint un secours inattendu :

— Citoyen Vasseur, dit Daniel Ladrage, vous avez refusé mon concours dans l'instruction de cette affaire et je ne m'en plains pas ; cependant j'aurais cru qu'un officier de justice aussi expérimenté, aussi intelligent que vous, s'abstiendrait de condamner les gens sur la mine.

Vasseur rougit légèrement et mordit sa grosse moustache noire.

— Vous avez raison, répondit-il brusquement ; mais l'avenir nous apprendra si j'ai deviné juste au sujet de ces deux... hommes. Je ne vous en veux donc pas de la leçon un peu rude que vous venez de me donner ; néanmoins, citoyen Ladrance, réservez votre compassion pour une autre occasion ; réservez-la surtout pour vous-même et pour les vôtres, car vous en aurez bientôt besoin.

— Que voulez-vous dire ? Voici plusieurs fois que vous semblez me menacer ou me plaindre ; il est temps de m'expliquer ces inconcevables réticences. Je vous prie

donc, et au besoin je vous ordonne comme votre supérieur...

— Mon supérieur ? répliqua Vasseur avec tristesse ; vous ne l'êtes plus. Si je ne vous ai pas cédé la direction de cette enquête, c'est que vous n'aviez déjà plus qualité suffisante pour cela, et d'autre part il me fallait vous entendre comme témoin. Maintenant que j'ai recueilli votre témoignage, il me reste un pénible devoir à remplir.

Il se leva, et touchant légèrement l'épaule de Daniel, il dit d'une voix étouffée :

— Citoyen Daniel Ladrage, ci-devant

juge de paix de N***, je vous arrête au nom de la loi !

Daniel pâlit et recula d'un pas.

— Moi ! s'écria-t-il ; ce ne peut être qu'une méprise ! En vertu de quel ordre...

— En vertu d'un mandat arrivé hier au soir de Paris et que je venais exécuter ici la nuit dernière quand j'ai appris le crime commis au Breuil. Vous pouvez juger par vous-même de la légalité de l'acte d'arrestation décerné contre vous.

Il lui présenta un papier couvert de

larges timbres. A peine Daniel eut-il jeté un regard sur cette pièce, au bas de laquelle flamboyait une signature bien connue, qu'il frissonna. L'ordre émanait du comité de salut public. Ladrangé était arrêté comme suspect. Cependant il demeura calme, et dit en rendant le mandat :

— Il suffit, citoyen brigadier ; je vous suivrai sans résistance. J'espère qu'à votre tour vous m'accorderez toutes les facilités conciliables avec votre devoir ?

— Contez-y, et, s'il ne dépendait que de moi... Mais ma tâche n'est pas finie.

Il se tourna vers madame et mademoi-

selle de Méréville, qui formaient un groupe navrant de tristesse à l'autre extrémité de la salle.

— Ce sont là sans doute, poursuivit-il avec une émotion croissante, la fille et la veuve du ci-devant marquis de Méréville? N'essayez pas de le nier... Elles se sont trahies depuis longtemps... A mon grand regret, donc, je vais conduire ces pauvres dames à Chartres avec vous.

Daniel croyait avoir épuisé depuis quelques heures la coupe de toutes les douleurs humaines ; mais en apprenant que sa tante et sa chère Maria étaient aussi prisonnières, il bondit de rage et de souffrance.

— C'est une infamie ! s'écria-t-il ; citoyen Vasseur, vous qui êtes un homme de cœur, un loyal militaire, vous ne voudrez pas exécuter cet ordre inique, abominable ? ceux qui l'ont signé sont des monstres, des scélérats sans âme...

— Silence ! par pitié pour vous-même ! dit le brigadier avec chaleur.

Puis, entraînant Daniel dans un coin de la salle :

— Je vous en conjure, continua-t-il à voix basse, modérez-vous, ou vous vous perdez sans ressource. Je puis tout pardonner à un premier mouvement, mais nos gens vous écoutent, et s'ils allaient

répéter vos paroles... D'ailleurs à quoi servent des injures ?

Daniel comprit que Vasseur avait raison, et il se tut.

— En ce qui me concerne, reprit haut le brigadier, je vous répète que vous serez traités avec égards. On vous laissera quelques heures pour prendre le repos dont vous avez besoin après tant de secousses. Pendant ce temps, je m'entendrai avec les maires des communes voisines, que j'ai fait prévenir, et qui vont se réunir ici afin de se concerter sur les moyens de punir les auteurs de ce crime audacieux. Ces devoirs accomplis, je me procurerai une voiture où, vos parentes et vous, vous

pourrez voyager commodément sous mon escorte... Citoyen Ladrange, n'essayez pas d'échapper à ma surveillance, car, je vous en donne ma parole, je n'hésiterais pas à employer tous les moyens pour vous en faire repentir.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton ferme et péremptoire. Maria, qui jusqu'à ce moment n'avait paru occupée que de sa mère, releva lentement la tête, écarta les boucles de cheveux qui lui tombaient sur le visage, et, s'approchant du brigadier, elle lui dit d'un ton où la dignité s'alliait à la prière :

— Je suis en effet Maria de Méréville,

monsieur, et je ne prétends pas me soustraire à votre autorité. Mais la loi doit avoir fait une distinction en faveur des personnes malades ; souffrez donc que ma pauvre mère demeure dans cette maison jusqu'à ce que sa santé se soit améliorée. Vous prendrez les précautions que vous croirez nécessaires, et il ne saurait résulter aucun mal de votre humanité. Vous paraissiez bon, monsieur, malgré les devoirs inflexibles de votre charge, et vous ne repousserez pas une demande si juste, si légitime.

Cet appel direct d'une belle et pure jeune fille, à qui sa douleur et ses larmes donnaient un attrait irrésistible, parut agiter au dernier point l'énergique brigadier.

Une grosse larme brilla sur sa joue, et il n'eut pas la force de répondre.

— Une charmante enfant ! dit quelqu'un derrière lui ; oui, sur ma foi ! une admirable personne !

Vasseur se retourna. Celui qui exprimait si chaleureusement et peut-être involontairement son admiration était le Beau-François lui-même. Le soi-disant colporteur, immobile et appuyé sur son bâton, regardait mademoiselle de Méréville avec une fixité singulière. Ses traits, beaux et réguliers, quoique durs, rayonnaient d'enthousiasme. Ses yeux avaient le scintillement d'une lame d'acier poli. Cependant

quand il s'aperçut qu'on l'observait, cette espèce de transfiguration cessa, et il dit de son ton patelin :

— M'est avis, citoyen brigadier, que vous aurez le cœur bien méchant si vous résistez aux instances de cette jolie petite aristocrate !

Le Borgne-de-Jouy paraissait fort surpris de l'intervention passionnée du colporteur en pareille affaire. Daniel reprit :

— Mademoiselle de Méréville a raison, citoyen Vasseur ; vous ne pouvez emmener au loin avec vous une femme malade ,

presque mourante. La loi, si sévère qu'elle soit, ne saurait être barbare, et vous ne risquez rien de laisser ma tante à la ferme jusqu'à ce que vous en ayez référé à vos supérieurs.

Tous les assistants joignirent leurs instances à celles de Daniel, mais le brigadier, qui avait eu le temps de surmonter son émotion, se montra inflexible.

— Impossible ! dit-il d'une voix altérée ; je ne discute jamais les ordres que je reçois... Adressez-vous à ceux qui commandent ; moi, j'obéis.

Puis se tournant vers Maria :

— Mademoiselle, poursuivit-il, je vous conseille de vous retirer avec madame votre mère dans la pièce voisine ; je prendrai soin que vous n'y soyez pas importunées. Vous vous reposerez et vous vous préparerez à loisir pour le voyage prochain... Je ne puis rien de plus.

— Il suffit, monsieur, et je vous remercie, répliqua Maria en saluant avec modestie.

Elle alla prendre sa mère, qui la suivit machinalement ; elle échangea un regard douloureux avec Daniel, et elle sortit, accompagnée du fermier et de la fermière, qui, au milieu de leurs chagrins,

n'oubliaient pas les devoirs de l'hospitalité.

Le brigadier s'était laissé tombé sur un siège d'un air accablé, et Daniel se cachait le visage. Quant au Beau-François, il demeurait plongé dans une profonde rêverie, l'œil tourné vers la porte où Maria de Méreville venait de disparaître. Le Borgne-de-Jouy, après les avoir tous examinés avec une curiosité railleuse, s'écria en ricanant :

— Morbleu ! plus on vit plus on voit de choses bizarres. Voici maintenant que la gendarmerie nationale arrête les gros bourgeois et les dames aristocrates, tandis

que les voleurs et les assassins courent les champs !

— Pour le coup tu as dit vrai, s'écria Vasseur avec rudesse en relevant la tête ; oui, quand tu serais le plus impudent coquin de la terre, tu as raison cette fois. Il est des moments où l'on aurait envie de briser son sabre pour en jeter les morceaux à la face de... Mais il suffit, ajouta-t-il d'un ton sombre ; je prendrai ma revanche... Tu peux dire à ceux qui courent les champs, si tu les connais, que le brigadier Vasseur n'aura pas toujours des honnêtes gens à arrêter, et que, de par cinq cent mille diables ! les scélérats ne perdront rien pour avoir attendu !

Il causa bas avec deux de ses hommes

en leur désignant Daniel, et il sortit pour aller au-devant de plusieurs personnes qu'on entendait dans l'avenue.

Le Borgne-de-Jouy, terrifié par le ton menaçant de Vasseur, ne se souciait plus de demeurer à portée du redoutable brigadier. Il toucha donc le bras du Beau-François, pour l'avertir qu'il était temps de se retirer. Le colporteur, troublé dans ses réflexions, fronça le sourcil d'un air de farouche impatience. Cependant il se ravisa bientôt, et il se disposait à partir, quand Daniel, qui avait la liberté d'aller et de venir dans la chambre, le prit à l'écart.

— Citoyen François, lui dit-il d'un ton

bienveillant, je crois maintenant pouvoir mettre en vous toute ma confiance ; voulez-vous me servir dans l'affaire dont je vous entretenais tout à l'heure ?

Le colporteur manifesta de l'embaras.

— Cela dépendra, citoyen, répliqua-t-il ; un pauvre diable tel que moi n'est pas capable de grand'chose... De quoi s'agit-il ?

— D'une mission simple et facile... Vous le voyez, je suis arrêté comme suspect, et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire ce qui résultera de mon arrestation. Or, mon oncle Ladrage, ce malheu-

reux vieillard qui a péri la nuit dernière d'une façon si cruelle, m'a chargé d'une tâche dont, selon toute apparence, je ne saurais m'acquitter désormais ; c'est à vous, citoyen François, que je veux la transmettre. J'ai vu par votre passe-port que vous étiez natif du village de Fromenceau ; il vous sera plus facile qu'à tout autre de découvrir un habitant de ce pays à qui revient dès à présent un nom honorable et une grande fortune. N'hésitez donc pas à entreprendre au plus tôt le voyage de Fromenceau, et, si vous réussissez dans vos recherches, vous ne pouvez manquer de tirer de cette affaire des avantages personnels, tout en déchargeant ma conscience d'un grand poids.

Il fournit au Beau-François les rensei-

gnements nécessaires pour retrouver le fils abandonné du vieux Ladrage. Il lui fit répéter plusieurs fois les noms et les dates qui pouvaient le mettre sur la voie des découvertes. Cependant il s'abstint de lui conter toute l'histoire, craignant d'accorder une confiance trop entière à un homme qu'il connaissait depuis si peu de temps. Cette réserve sembla laisser des soupçons au colporteur.

— Et vous ne voulez pas me dire plus nettement, reprit-il avec une certaine agitation, ce que l'on espère de cet introuvable François Gauthier ?

— Encore une fois, il s'agit pour lui

d'une brillante position à laquelle il doit être loin de s'attendre. Dès que vous aurez découvert le lieu qu'il habite, vous l'engagerez à se pourvoir des pièces constatant son identité, et à se présenter devant le citoyen Laforêt, notaire à N***, qui est chargé du testament de feu mon oncle Ladrage. Alors, s'il n'est pas ingrat, il vous récompensera généreusement de vos peines.

Le Beau-François réfléchissait profondément.

— Allons ! reprit-il, je ferai ce que vous souhaitez, citoyen juge de paix, et j'ai bon espoir de réussir, car, s'il faut l'avouer, ce

Gauthier ne m'est peut-être pas entièrement inconnu.

— Quoi ! vous le connaissiez ? demanda Ladrage. Oh ! de grâce, donnez-moi quelques renseignements sur son compte.

— C'était autrefois un jeune gars fort remuant et pas trop bête, assez bien venu auprès des filles du village. Ensuite, il y a si longtemps que je ne suis allé à Fromenceau...

— Mais son caractère, son état, son genre de vie ?

— Vous m'en demandez trop long... Il

passait pour un bon diable, au temps dont je vous parle ; pourquoi ne le serait-il plus aujourd'hui ?

Daniel, à son tour, devint pensif.

— Il suffit, dit-il enfin comme à lui-même ; quels que soient le caractère et les mœurs de ce jeune homme, les combinaisons étranges de mon oncle ne sauraient plus se réaliser, et je dois me contenter de remplir purement et simplement les instructions que j'ai reçues... Dieu fera le reste :

Il reprit après une courte pause :

— Vous pouvez partir ; ne négligez rien

pour justifier la confiance d'un homme qui sans doute n'a plus longtemps à vivre... Je voudrais, ajouta-t-il, pouvoir vous remettre un peu d'argent afin de subvenir aux frais des démarches que vous allez entreprendre, mais je suis pauvre, et les circonstances sont fâcheuses. Cependant, si quelques assignats vous étaient nécessaires...

Il portait la main à son portefeuille, le Beau-François l'arrêta :

— C'est inutile, j'ai ce qu'il me faut, et, après l'affaire, je sais comment je trouverai le prix de mes peines... Mais voyons, citoyen, poursuivit-il mystérieusement, croyez-vous vraiment que, vous et cette

jeune dame, vous n'avez plus aucun espoir de salut ?

— Ne me parlez pas d'elle, répliqua Daniel avec désespoir ; ne me parlez pas d'elle et du sort qui l'attend, ou vous me rendriez fou !

Le Beau-François darda sur Ladrance son regard pénétrant.

— Pouvez-vous me dire, demanda-t-il très bas, quel chemin on vous fera prendre à vous et aux autres prisonniers ?

— Vous avez entendu comme moi le brigadier Vasseur. Ce soir, nous allons

partir pour N***; demain nous serons conduits à Chartres, où nous arriverons sans doute dans la nuit; de là, je pense, on nous dirigera sur Paris.

— C'est bien... Il serait possible que vous trouvassiez des amis sur la route. Ne vous étonnez de rien et soyez prêt à vous aider vous-même au besoin.

— Quel est donc votre projet? demanda Daniel au comble de l'étonnement.

Le colporteur alla charger sa balle et dit bas au Borgne-de-Jouy, qui semblait fort intrigué de tous ces pourparlers :

— Viens.

Moins d'une minute après, ils étaient hors de la ferme et s'éloignaient d'un bon pas.

Ladrance demeura quelques instants plongé dans ses réflexions : mais bientôt il secoua la tête avec découragement et alla s'étendre sur un matelas. Épuisé de fatigue et de douleur, il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil pénible pendant qu'un gendarme veillait à son chevet. —

XI

Le bac de Grandmaison.

Le lendemain, vers le soir, une voiture fermée, escortée par la gendarmerie, suivait une de ces interminables routes, plates et nues, qui distinguent la Beauce. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'a-

percevait qu'une plaine fertile, encore couverte en partie de riches moissons, mais sans variété, sans arbres et sans verdure. Un violent orage avait éclaté la nuit précédente sur le pays; des nappes d'eau jaunâtre et immobile miroitaient çà et là, aux dernières lueurs du jour. Cette espèce d'inondation ayant interrompu les travaux agricoles, la campagne n'offrait que peu d'animation. La route elle-même était solitaire; de temps en temps seulement on croisait des groupes de travailleurs qui regagnaient les fermes voisines. La voiture et son escorte semblaient pourtant exciter la curiosité des campagnards; on les voyait de loin se retourner ou accourir au bord du chemin pour contempler ce cortège sinistre, et quand il était passé, ils se di-

saient entre eux d'un ton de stérile pitié ou d'égoïste indifférence : « Voilà encore des aristocrates que l'on conduit à Chartres pour les juger. »

On a deviné sans doute que cette voiture renfermait Daniel Ladrangé et les dames de Méréville. Un postillon, chamarré de rubans tricolores, conduisait les deux chevaux de poste attelés au véhicule; mais il ne faisait pas entendre ces appels joyeux adressés aux passants, ces bruyants claquements de fouet où se manifeste la belle humeur des gens de sa profession. Les gendarmes eux-mêmes ne cherchaient pas à se distraire par une causerie amicale des longueurs de la route, et peut-être en cela se conformaient-ils aux prescriptions

de leur chef, le brigadier Vasseur, qui marchait seul en avant, l'air triste et le front soucieux.

Il était assez tard quand on avait quitté N^{***}, à cause de certaines formalités légales qu'il avait fallu remplir. Une fois en marche, le brigadier avait voulu presser le postillon, afin de réparer le temps perdu ; mais la route, qui n'était déjà pas des meilleures, se trouvait ravinée par l'orage de la veille. A chaque instant les roues s'engageaient dans de profondes ornières ; les chevaux piétinaient dans une boue argileuse, gluante, tenace, qui les empêchait d'avancer. On allait constamment au pas ; si bien que la nuit approchait, et qu'on était encore à plusieurs lieues de Chartres, terme du voyage.

Dans l'intérieur de la voiture régnait un morne silence, qu'interrompaient seulement, à longs intervalles, quelques mots échangés à voix basse. Les dames de Méreville avaient quitté leurs habits de paysannes percheronnes, ce déguisement n'étant plus nécessaire ; elles portaient maintenant des vêtements bourgeois, mais si simples qu'ils ne pouvaient attirer l'attention sur elles. Daniel lui-même avait changé sa carmagnole et son chapeau à cocarde contre un costume brun n'appartenant à aucun parti, à aucune fonction publique. La pauvre marquise, dans sa folie, croyait faire une rentrée triomphale dans sa terre de Méreville ; cette voiture grossière lui semblait être un carrosse d'apparat ; elle

prenait ces gendarmes pour des gardes d'honneur. Daniel et Maria n'avaient le courage ni de l'approuver, ni de la contredire ; mais ils soupiraient chaque fois que la malheureuse insensée exprimait une remarque où perçait son naïf orgueil.

Depuis un moment la mère s'était assoupie ; les jeunes gens regardaient par une portière les accidents de la route, comme pour chercher une distraction aux idées pénibles qui les obsédaient. Daniel avait pris la main de sa cousine qui ne la retirait pas ; mais ils n'osaient ni se parler ni s'envisager, de peur que le désespoir intérieur ne se trahît dans leurs yeux ou dans les intonations de leur voix.

On passa devant un village qui se mon-

trait, avec son vieux clocher d'ardoise, dans les vapeurs du soir, à une demi-lieue environ de la route; Daniel parut l'examiner avec intérêt :

— Oui, oui, je ne me trompe pas, dit-il enfin comme à lui-même, ce doit-être là le village de Francheville, où demeure le citoyen Leroux.

— Quel est cet homme, Daniel? demanda Maria machinalement.

— Un riche marchand de blé à qui j'eus, l'année dernière, occasion de rendre un grand service. Au marché de N***, Leroux fut accusé d'accaparer les grains pour affamer la contrée. Cette accusation n'avait

aucun fondement ; néanmoins les têtes se montèrent, une émeute éclata. Les gens du peuple s'emparèrent du pauvre marchand ; on l'accabla de mauvais traitements, et on le traîna dans les rues pour le mettre à *la lanterne*. Rien ne semblait pouvoir le sauver, quand je fus prévenu de ce qui se passait. Je n'avais en ce moment aucune force armée à ma disposition. Cependant l'humanité, ma qualité de magistrat, m'imposaient le devoir de secourir cette victime de l'erreur populaire. Je me jetai seul au milieu de l'émeute ; je luttai contre les plus furieux, et employant tour à tour la prière et la menace, je parvins, non sans risques pour moi-même, à préserver Leroux d'une mort imminente. Depuis ce temps, la reconnaissance de

ec digne homme a été sans bornes ; il m'a dit bien des fois que sa fortune et sa vie m'appartenaient ; il se plaît à m'accabler de riches présents que je repousse toujours. Dernièrement, désespéré de mes refus persévérants, il vint me voir à N***, accompagné de son vieux père, de sa femme et de ses enfants ; tous avaient voulu me remercier en personne du service que j'avais rendu au chef de la famille, et ce fut une scène touchante dont je conserverai jusqu'à la mort le doux souvenir. J'ai pensé depuis, chère Maria, que j'aurais pu invoquer pour vous et pour votre mère l'appui de ces braves gens. Leroux a des relations fort étendues ; il a pris une part dans les fournitures des armées, ce qui lui donne une certaine in-

fluence ; il eût pu probablement vous procurer une retraite sûre ; et maintenant encore, si nous parvenions à nous échapper...

— Nous échapper, Daniel ! interrompit la jeune fille, qui tressaillit à ce mot ; croyez-vous donc la chose possible ?

— Non... répondit Daniel en détournant la tête, un moment j'avais conçu l'espoir... mais c'est une folie !

— Et cependant, je vous en conjure, Daniel, dites-moi sur quoi reposait cet espoir, si faible qu'il fût... Je n'ai pas votre stoïque courage, moi ; je crains la mort pour vous, pour ma pauvre mère, pour

moi-même, s'il faut le dire, et je frissonne à la pensée du sort qui nous attend.

— Maria, chère Maria, ne me parlez pas ainsi, répliqua Ladrance avec douleur ; laissez-moi la confiance que votre jeunesse, votre beauté, votre innocence, désarmeront vos juges ; et quant à votre mère, qui oserait la condamner dans l'état où elle se trouve?... Mais ne songez pas non plus à une délivrance impossible ; vous souffririez trop quand vous seriez désabusée. J'ai mal compris sans doute la personne dont les paroles vagues m'avaient mis en tête ces chimères. Eût-elle la volonté de les réaliser, elle n'en aurait certainement pas le pouvoir.

— Quand la force manque, pourquoi n'emploierait-on pas la ruse ? Oh ! Daniel, ne m'empêchez pas de croire qu'il est une personne au monde qui pourrait essayer de nous sauver, la certitude qu'un ami, si humble qu'il soit, épie une occasion favorable de nous venir en aide suffirait pour me donner du courage. Tenez, Daniel, n'avez-vous pas remarqué que notre chef d'escorte nous témoigne en toutes circonstances les plus grands égards, l'intérêt le plus affectueux ? On dirait qu'il regrette d'être obligé de nous garder si étroitement, et, le cas échéant, il se réjouirait de notre délivrance, je le gage.

— Peut-être, Maria, mais il se ferait hacher plutôt que d'y contribuer tant que

nous sommes sous sa garde. Je connais bien le brigadier Vasseur ; il est plein de cœur, et sa mission actuelle le navre, mais il la remplira jusqu'au bout, sans peur et sans faiblesse... N'attendez rien de ce côté.

Cette assurance sembla détruire quelque rêve agréable que la pauvre enfant avait caressé peut-être à son insu.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, nous faudra-t-il donc mourir !

Daniel, bien qu'il sentît l'inutilité de ses consolations, allait tenter un nouvel effort pour relever l'esprit abattu de sa jeune

parente, quand un bruit de voix au dehors attira leur attention à tous deux.

Un homme vêtu en paysan, sa veste sur un bras et ses outils de moissonneur sur l'épaule, était assis au bord de la route. A la vue des voyageurs, il se leva, et de ce ton calin que prennent volontiers les gens de la campagne avec un supérieur, il dit au brigadier qui marchait en avant :

— Ah ! citoyen, vous voici bien tard dans les chemins !... Mais où allez-vous donc par là ? Ignorez-vous que, par suite de l'orage d'hier, le pont de Norvilliers a été emporté, et qu'il vous sera impossible

de passer avec votre voiture et vos chevaux?

Vasseur attacha sur lui un regard scrutateur; sans doute cet examen ne fut pas favorable à l'officieux, car le brigadier répondit sèchement :

— C'est bon, nous verrons cela quand nous y serons.

Et il continua d'avancer, tandis que le paysan rentrait dans un champ voisin, en sifflottant avec une insouciance apparente.

— Avez-vous entendu? dit Maria ef-

frayée à son compagnon de voyage ; on assure qu'il y a devant nous une inondation, un pont emporté par les eaux, et cependant le brigadier ne songe pas à rebrousser chemin. Voudrait-on se défaire de nous avant même que nous fussions arrivés devant nos juges ?

— Pauvre enfant ! pouvez-vous avoir de pareilles idées ?... et croyez-vous que le brave militaire dont vous vantiez tout à l'heure la franchise et l'humanité consentirait à exécuter de tels ordres ? Manquez-vous donc de sujets de crainte réels pour vous en forger de chimériques ? Mais justement, voici le brigadier qui prend des informations.

En effet, Vasseur s'était décidé à interpellé une femme et deux enfants, qui, chargés de javelles, semblaient avoir glané dans les champs du voisinage. La femme assura qu'à une lieue plus loin le passage était intercepté par les eaux de la rivière, qui avaient emporté le pont de la grande route. Les enfants, deux petits drôles à mine effrontée, soutinrent hardiment la même chose.

— A preuve, dit l'un en mordant une pomme verte, que la vache à la mère Giraud en avait jusqu'aux cornes, et qu'elle s'est noyée, la vache à la mère Giraud.

— Et puis, dit l'autre en remontant avec fierté son pantalon de toile en lam-

beaux, le foin du bedeau de Norvilliers s'en est allé tout à vau-l'eau, *mémement* que les brebis auraient pu paître au milieu de la rivière... et c'était bien joli.

— C'est la vérité pure, citoyen gendarme, reprit la glaneuse avec douceur ; et si vous êtes pressé, vous devriez prendre le premier chemin que vous trouverez là, à main droite ; il mène au bac de Grandmaison, où vous pourrez passer commodément la rivière où vous pourrez passer commodément la rivière avec la voiture et les chevaux.

Ces avertissements réitérés jetèrent le brigadier dans une grande perplexité. La

nuit approchait, on était encore loin de Chartres. Était-il sage de pousser plus avant, au risque d'être forcé de revenir sur ses pas ?

Hommes, chevaux et voiture avaient fait halte au milieu de la route. Vasseur, de plus en plus embarrassé, demanda au postillon s'il avait connaissance que la rivière débordée eût emporté le pont de Norvilliers.

— Je n'en sais rien, moi, répliqua cet homme avec indifférence ; la chose ne serait pas impossible, car il est tombé une fière *ramée* la nuit dernière. Mais voyons, irons-nous tout droit, ou bien faut-il pren-

dre la route qui conduit au bac de Grand-maison ? Des chemins perdus, je vous en avertis...

C'était précisément le doute sur ce point qui tourmentait le brigadier. Sans se rendre compte du pourquoi, le témoignage de cette femme douceuse et de ces enfants effrontés excitait encore sa défiance. Soupçonneux par caractère et par profession, il lui semblait que tous ceux qu'il interrogeait avaient un air de fausseté et d'ironie. Comme il promenait son regard au loin pour chercher quelque personne dont les rapports fussent plus dignes de foi, il vit sur la route un cavalier, ayant l'extérieur d'un bon bour-

geois campagnard, qui se dirigeait de leur côté.

— Morbleu! dit-il, nous allons savoir enfin si l'on ne se moque pas de nous. Voici précisément un voyageur qui semble venir de Norvilliers, et si l'on m'a trompé... Allons, fouette, postillon; nous nous informèrons auprès du citoyen que tu vois là-bas, et nous saurons enfin la vérité.

On se remit en marche. Après avoir fait quelques pas, le brigadier retourna la tête pour observer encore la femme et les enfants qu'il venait de questionner; ils avaient disparu subitement, sans doute ils

s'étaient cachés dans les blés non coupés qui ondulaient au souffle du soir, de chaque côté de la route.

— Hum! pensa Vasseur, tout cela n'est pas clair.

Son attention alors se concentra sur le voyageur, dont il attendait des renseignements définitifs. Il l'atteignit juste à l'endroit où la route s'embranchait avec le chemin de Grandmaison ; faisant signe à ses gens de s'arrêter, il aborda le cavalier, et ils échangèrent un salut courtois.

L'inconnu, comme nous l'avons dit,

avait l'apparence d'un bourgeois aisé du voisinage. Il portait une de ces longues redingotes qu'on appelait *Roquelaires* ; il avait de longues bottes bien cirées, avec des éperons d'argent. Un chapeau à larges bords et de longs cheveux cachaient en partie ses traits, que l'obscurité croissante empêchait d'analyser ; mais quand il se découvrit, il laissa voir un visage souriant, un œil vif, qui annonçaient la bonne humeur. Le brigadier, fort expert en chevaux, fut frappé surtout de la finesse et de la beauté de l'animal que montait le voyageur. Bien que ce cheval parût déjà vieux et que son harnachement laissât beaucoup à désirer, il avait tous les caractères qui distinguent une bête de race, et l'élégance de ses formes, la légèreté de ses

mouvements contrastaient avec la lourdeur des chevaux des gendarmés.

Vasseur, préoccupé du désir de continuer sa route et de se décharger de la responsabilité qui pesait sur lui, demanda poliment à l'inconnu s'il venait de Norvilliers et s'il était vrai que le pont eût été emporté par une inondation.

— Je suis le médecin du pays, répondit le voyageur, et je viens de visiter un malade dans un village voisin de Norvilliers. On vous a dit vrai ; la route est en effet interceptée, et vous pouvez voir d'ici que la rivière est bien capable d'avoir joué ce méchant tour aux passants.

Il étendit la main vers un point éloigné de l'horizon. Une longue ligne blanchâtre, capricieuse et interrompue, se détachait sur le fond sombre de la campagne et reflétait les dernières lueurs du couchant ; c'était évidemment une rivière débordée.

Cette affirmation positive, et surtout l'aspect des lieux ne laissèrent plus aucun doute au brigadier.

— Ainsi donc, reprit-il, le plus court pour me rendre à Chartres serait de gagner avec mon monde le lac de Grand-
maison ? Vous le voyez, citoyen, je suis chargé d'un service public, et vous ne voudriez pas m'induire en erreur ?

— A Dieu ne plaise, brigadier ! mais véritablement il ne vous reste pas d'autre parti à prendre, à moins d'aller chercher le pont de Vauflour, à quatre lieues d'ici. Comme il est en pierre, il aura peut-être mieux résisté à l'inondation que notre mauvais pont de bois.

— Il suffit citoyen ; je vous remercie, et je m'en tiens au bac de Grandmaison. Je vais donc... Mais, de par tous les diables ! poursuivit-il en observant une masse noire qui se mouvait lentement dans la portion de la route qu'il allait abandonner, n'est-ce pas une charrette de roulage que j'aperçois là-bas, et qui semble venir de Norvilliers ?

— C'est une charrette de ferme qui rentre chargée de fourrage, répliqua l'inconnu avec une assurance pleine de simplicité.

— Vous pouvez avoir raison... On commence à n'y plus voir à cette distance. Partons donc : au lieu de passer la rivière à Norvilliers, nous la passerons à Grand-maison ; ce sera une lieue de plus, mais nos chevaux nous feront regagner cela.

— Je vais moi-même du côté de Grand-maison, reprit le médecin, et avec votre permission, brigadier, nous ferons route ensemble.

Cette proposition acheva de rassurer le soupçonneux Vasseur. Comment cet honnête docteur eût-il consenti à l'accompagner, si son rapport n'eût été exact en tous points ? Aussi le brigadier donna-t-il un ordre bref à ses gens et au postillon, puis toute la troupe, quittant la grande route, s'engagea dans un chemin tortueux et crevassé, qui conduisait au bac.

Daniel, du fond de la voiture, avait écouté la conversation du chef d'escorte avec le voyageur ; il avait même entrevu les traits du médecin campagnard par la portière. Ces traits lui étaient inconnus, mais il croyait avoir entendu la voix dans une circonstance récente, bien qu'il ne pût

se rendre compte du lieu et du moment. Comme il fouillait dans sa mémoire, Maria, de plus en plus effrayée par ce changement de direction, en demanda la cause, et Ladrage lui expliqua distraitemment de quoi il s'agissait. La marquise, secouée par les violents cahots qu'éprouvait la voiture, s'éveilla tout à fait.

-- Eh bien ! dit-elle en souriant, nous ne devons pas être loin de Méréville, à présent ? Je reconnais le mauvais chemin qui conduit à notre chère résidence seigneuriale ; ce ladre de bailli ne veut donc pas le faire réparer ?

— Ma bonne mère, dit Maria doucement

en se penchant vers elle, nous sommes encore loin du lieu où nous allons, et je ne sais si nous devons désirer...

— N'importe ! n'importe ! interrompit madame de Méréville, nous ferons notre entrée aux flambeaux... Nos paysans vont être bien heureux de nous revoir ! Comme un voyage est charmant quand on a en perspective tant de bonheur et de joie !

Elle s'affaissa de nouveau sur les coussins de la voiture, et elle retomba dans sa somnolence.

— Pauvre, pauvre mère ! balbutia Maria, qui avait peine à retenir ses larmes.

— Ne la plaignez pas, dit Daniel en soupirant; Dieu, dans sa miséricorde, lui a ôté ce qu'il nous laisse à nous, la conscience de nos dangers. Comment eût-elle supporté pour vous les angoisses que nous éprouvons pour elle? Nous avons plutôt sujet de nous plaindre, nous, et cependant... Mais, par le ciel! ajouta-t-il en posant l'œil à la petite vitre qui se trouvait à la partie postérieure de la voiture, le brigadier avait raison... c'est un chariot de roulage!

— Que voulez-vous dire, Daniel? demanda la jeune fille avec vivacité.

— Chut! chut! ma chère Maria, je puis encore me tromper. Mais priez Dieu, et soyons attentifs à ce qui va se passer.

Cependant le brigadier de gendarmerie et le médecin s'avançaient côte à côte, en avant de la troupe, aussi rapidement que le permettait le mauvais état du chemin. Ni l'un ni l'autre ne se pressait d'entamer la conversation ; Vasseur le premier rompit enfin le silence.

— Sur ma foi ! citoyen, dit-il en examinant le cheval de l'inconnu, vous avez là une bête fine et qui a du feu. Sans vous offenser, on ne se serait guère attendu à trouver un pareil animal entre les deux bottes d'un médecin de campagne.

— Ah ! ah ! répliqua le voyageur avec complaisance, on voit que vous êtes con-

naisseur, citoyen gendarme. Le fait est que bien peu de chevaux dans ce canton pourraient lutter avec ce pauvre Bucéphale, tout vieux qu'il est... non, pas même votre Normand, quoique ce ne soit pas une bête à dédaigner.

— Mon cheval a son prix, dit sèchement Vasseur, qui, en bon cavalier, n'aimait pas qu'on ravalât sa monture ; mais Bucéphale, comme vous l'appellez, a dû vous coûter cher ?

— Pas trop, puisqu'il ne m'a coûté que la peine de le prendre. C'est toute une histoire. Vous saurez, brigadier, poursuivit l'inconnu d'un ton jovial, que, pour trou-

ver à vivre dans cet excellent pays, un homme de science doit avoir plusieurs cordes à son arc. J'exerce la médecine, il est vrai, mais si je l'exerçais seulement sur des créatures humaines, ma position ne serait pas brillante. Les gens de la campagne sont avarés, durs pour eux-mêmes. Ils supportent longtemps le mal avant de se décider à mander un médecin dont il faudra payer les visites; ils ne prennent ce parti qu'à la dernière extrémité, quand la maladie a fait des progrès considérables et quand les secours de l'art sont devenus impuissans, d'où ces gens concluent à l'inefficacité de la science. Aussi, vivrais-je ici misérablement si je m'étais borné à donner mes soins à l'humanité, et si je ne les donnais également aux bœufs, aux che-

voux, aux ânes, aux brebis du voisinage ; en un mot, si je n'étais à la fois docteur en médecine et... vétérinaire.

Le brigadier ne put retenir un éclat de rire.

— Riez tant que vous voudrez, dit son compagnon avec gaîté, mais la chose est ainsi, et celle des deux professions qui me donne le plus de considération n'est pas celle que vous pensez peut-être. Tel cultivateur qui laissera sa femme ou son enfant souffrir de la fièvre sans secours pendant plusieurs mois plutôt que de m'appeler et de m'acheter une médecine de vingt sous agira fort différemment si sa vache est ma-

lade. Aux premiers symptômes du mal, il m'envoie messagers sur messagers, s'il ne peut venir lui-même; quand j'arrive enfin, il m'accueille comme un sauveur, il me flatte, il me caresse; il écoute chacune de mes paroles comme autant d'oracles; il exécute mes prescriptions avec une minutieuse exactitude. Si j'ai le bonheur de sauver la bête malade, on me comble d'éloges, on s'extasie sur mon habileté, on me paie largement mes visites et mes médicaments; on y ajoute souvent une pièce de cidre, une paire de poulets, une oie grasse, en signe de reconnaissance. Si, au contraire, le cultivateur m'a fait venir pour quelqu'un de sa famille ou pour lui-même, on me regarde à peine, on ne tient pas compte de mes ordonnances, et quand il

s'agit d'acquitter ma note, on dispute avec fureur. Aussi en suis-je réduit, quand on m'appelle pour l'étable ou pour l'écurie, à m'informer s'il n'y aurait pas quelque personne malade à la maison; presque toujours alors il se trouve une fièvre intermittente, un rhume négligé, un rhumatisme qui attendait cette bonne occasion pour se produire, et que je traite par-dessus le marché. Je me garde bien de porter sur ma note les visites et les médicaments destinés aux créatures raisonnables, je me perdrais; les pilules *selon l'ordonnance* et les potions *selon la formule* passent sur le compte des chevaux que j'ai guéris de la morve, des moutons que j'ai sauvés de la clavelée, et tout le monde est content. Le paysan est convaincu qu'il m'a subtilisé la

santé pour lui et les siens, tandis qu'il la payait seulement pour ses bêtes. et il rit dans sa barbè, comme je ris dans la mienne.

Le brigadier Vasseur était tellement captivé par l'originalité de son compagnon, qu'il ne songea pas à se retourner pour s'assurer si le chariot qui venait de Norvilliers était en effet une voiture de roulage ou une voiture de cultivateur. Il ne remarquait même pas que le docteur jetait parfois des regards furtifs sur les bords de la route, où l'on voyait osciller les blés, comme si plusieurs personnes eussent suivi, en se cachant, les pas de la caravane.

Le brigadier reprit tranquillement :

— Je reconnais là nos paysans beaux-rons, et je vous félicite, citoyen docteur, d'avoir si bien su les prendre. Mais vous ne me dites pas comment ce beau cheval est venu en votre possession ?

— Eh bien ! ce cheval appartenait il y a quelques années au ci-devant comte de Ménars, qui avait les plus belles écuries de tous le pays chartrain. Une maladie contagieuse éclata parmi les chevaux de M. de Ménars, et je fus appelé pour les soigner. J'en guéris plusieurs ; mais celui-ci semblait si malade qu'on désespéra de le sauver et qu'on donna l'ordre de l'abattre, de peur qu'il ne perpétuât la contagion

dans les écuries. Je demandai le pauvre animal, qu'on me remit sans difficulté. Je continuai son traitement chez moi et il revint à la santé. Depuis ce temps il me sert de monture dans mes courses de village à village. Cette cure m'a fait plus d'honneur ici que si j'avais sauvé la vie à dix chefs de famille. Partout où je vais, l'histoire de mon cheval est connue. Mon cheval est une preuve vivante de ma science aux yeux des incrédules ; il me tient lieu de prospectus, de certificat, de recommandation. Chacun, vous le savez, a ses détracteurs, ses ennemis ; quand on conteste mon habileté pratique, je montre mon cheval, et l'envie reste confondue.

Le docteur vétérinaire s'exprimait avec

une aisance, une simplicité, une bonhomie bien capable de charmer son auditeur. On eût dit vraiment d'un bon campagnard qui saisit avec empressement l'occasion d'échanger ses idées avec une personne qui lui plaît. On ne lui avait pas demandé le lieu de sa résidence, mais évidemment il habitait un village peu éloigné, car tout le pays semblait lui être familier, et il saluait d'un air de connaissance les gens que l'on rencontrait sur la route. D'ailleurs il n'avait fait sur les prisonniers de la voiture aucune question qui eût pu alarmer la vigilance du brigadier et il les avait à peine regardés. Rassuré par tous ces signes, Vasseur entama bientôt avec son compagnon de route une conversation sur l'hippiatrique. Les gendarmes de l'escorte

eux-mêmes y prirent part et la troupe entière ne tarda pas à être sous le charme des paroles tour à tour doctes et enjouées du praticien.

En devisant ainsi, l'on atteignit, malgré la lenteur de la marche, le bac de Grand-maison où l'on devait passer la rivière. La nuit était venue. Sauf une petite maison qui s'élevait au bord de l'eau, sans doute celle du passeur, on n'apercevait aucune habitation; seulement, deux ou trois lumières, largement espacées dans la plaine, annonçaient un pays peuplé. Au pied des voyageurs, la rivière coulait paisiblement ses eaux épaisses et boueuses; elle était beaucoup plus enflée qu'à l'ordinaire, cependant on n'eût pu croire qu'à une

ieue de là elle avait eu la force d'emporter le pont de bois de la grande route. Un énorme bateau, qui servait au passage des bestiaux et des chariots, stationnait près du rivage.

La troupe avait fait halte et la conversation était tombée tout à coup. Le brigadier, rappelé au sentiment de ses devoirs, ne songea plus qu'à les remplir avec diligence et ponctualité. Comme il élevait la voix pour appeler le passeur, le joyeux docteur prit congé.

— Je dois vous quitter ici, reprit-il, car ma famille m'attend pour souper... Salut, citoyens gendarmes !... au revoir, citoyen

brigadier ! Je n'oublierai pas de vous envoyer ma recette contre le vertigo des chevaux, je vous le promets... J'ai d'autres recettes précieuses que je vous communiquerai de même ; vous recevrez bientôt de mes nouvelles, comptez-y... Bon voyage, donc ! et que Dieu vous préserve de tout accident !

Il salua et se perdit bientôt au milieu des arbres et des buissons, qui, des bords de la rivière, s'étendaient assez loin dans l'intérieur du pays.

En tout autre moment peut-être, le brigadier eût été frappé de l'ironie marquée de ces adieux ; mais, impatienté du retard

que mettait le batelier à sortir de chez lui pour remplir son office, Vasseur se contenta de répondre distraitement aux salutations du médecin, et parut à peine s'apercevoir de son départ.

Tous les cavaliers avaient mis pied à terre, attendant le passeur qui ne se montrait pas et ne répondait pas à leur appel. L'un d'eux, sur l'ordre de son chef, s'avança vers la maison. La porte en était ouverte, mais il n'y avait personne ; sans doute le batelier, ne supposant pas que des voyageurs pussent se présenter à cette heure avancée, était allé à ses plaisirs ou à ses affaires.

En acquérant cette certitude, l'impatient

Vasseur se mit à jurer d'une manière formidable, et ses hommes, peu désireux de passer une nuit à la belle étoile, ne tardèrent pas à l'imiter. Au milieu de ce concert de malédiction, un individu qui semblait être un laboureur revenant de ses travaux se montra sur le bord de la rivière et s'approcha nonchalamment :

— Ah ! ah ! dit-il en ricanant, vous attendez le père Gambillot, le passeur ? L'ouvrage a donné aujourd'hui et sans doute le vieil ivrogne est allé se délasser au cabaret !

— Pour Dieu ! l'ami, dit le brigadier, si vous savez où peut être ce coquin de bate-

lier, courez le prévenir et qu'il se rende sur-le-champ à son poste; il s'agit du service de la nation, et il sera responsable du retard... Allons! courez le chercher et je vous donnerai un assignat de vingt sous pour votre peine.

— Bon! Et où voulez-vous que je le trouve? répliqua le paysan avec froideur, il y a plus de dix cabarets où Gambillot aurait pu s'arrêter, et je ne me soucierais pas de les parcourir tous. D'ailleurs, le vieux est ivre mort à cette heure-ci, je le gage, et parvint-on à le découvrir, il ne pourrait plus remuer ni bras ni jambes.

— Que faire alors? dit le brigadier.

— Eh ! parbleu ! vous êtes embarrassé de peu de chose ! Le bac est devant vous ; bien amarré à un câble submergé qui va d'une rive à l'autre, que n'y entrez-vous avec votre monde ? Pourvu que vous ne chargiez pas trop le bateau et que vous fassiez deux voyages, il n'y a pas de danger à craindre.

— C'est possible, répliqua Vasseur, mais aucun de nous ne connaît la manœuvre du bac ; et puis, par cette nuit noire, avec cette rivière débordée dont le courant est rapide... Voyons, l'ami, vous paraissez avoir de l'expérience en ce genre ; ne pourriez-vous pas nous donner un coup de main et suppléer à l'absence de ce maudit passeur ? Je vous récompenserais convenablement de vos peines.

— Tiens, si cela vous oblige... Plus d'une fois, en effet, j'ai dû aider Gambillot quand il était ivre, comme cela lui arrive assez souvent. Si donc vous voulez vous fier à moi, j'espère vous conduire sans encombre sur l'autre rive.

Vasseur remercia chaleureusement l'homme obligeant qui venait à son secours au milieu de ses embarras. Il fut convenu que la voiture avec son attelage et deux gendarmes avec leurs montures passeraient d'abord, tandis que les autres voyageurs et le reste des chevaux seraient réservés pour un second voyage. Ce point arrêté, le passeur improvisé parut se raviser tout à coup.

— Ah ça ! dit-il, n'y a-t-il pas du monde

dans la voiture ? Il faut que l'on descende.

— Vous avez raison ; il serait inhumain de tenir ces pauvres gens enfermés dans cette caisse roulante quand peut-être un accident... Mais je veillerai moi-même sur eux et je ne les perdrai pas de vue.

Le brigadier ouvrit donc la portière et engagea ses prisonniers à mettre pied à terre. Daniel et Maria se rendirent avec empressement à cette invitation ; mais la pauvre marquise, incapable de comprendre la nécessité présente, ne voulait pas quitter la voiture. Elle protestait contre tout retard qu'on pourrait mettre à son

arrivée au château de Méréville où elle se croyait impatiemment attendue. Enfin, pourtant, les prières affectueuses de sa fille triomphèrent de ses refus, et elle consentit à descendre à son tour ; les dames et Daniel vinrent prendre place sur un banc de pierre devant la maison du passeur.

Le tableau qui s'offrait à leurs yeux n'était pas de nature à relever leurs esprits abattus. La campagne solitaire, le ciel sombre et nuageux, l'eau bourbeuse qui s'enfuyait rapidement dans la nuit avec un lugubre frémissement, tout avait un caractère de tristesse et de désolation. Cependant la jeune fille se pencha vers son cousin et lui dit laconiquement :

— Eh bien ?

— Qui sait ! répliqua Daniel.

On procédait en ce moment à l'embarquement de la voiture et des deux cavaliers qui devaient être transportés au premier voyage du bac. Les chevaux, effrayés par l'obscurité et par le mouvement des flots, regimbèrent pour entrer dans le bateau, mais on parvint à vaincre leur résistance, et bientôt rien ne s'opposa plus au départ. Les gendarmes qui se trouvaient déjà dans le bac ayant reçu les derniers ordres de leur chef, le passeur se mit à haler de toute sa force sur le câble de conduite. La lourde embarcation

s'ébranla d'abord d'une manière insensible, puis elle s'écarta lentement du rivage. On la vit encore un moment se détacher comme une masse noire à la surface des eaux phosphorescentes, et enfin elle disparut dans les ténèbres.

Il ne restait plus que trois gendarmes, en y comprenant Vasseur, pour garder les prisonniers. Ils montraient la sécurité la plus complète, et jamais le soupçon d'un danger n'avait été plus loin de leur pensée. Leurs carabines étaient attachées à l'arçon de leur selle, leurs sabres suspendus paisiblement au crochet de leurs ceinturons. Le bras passé dans la bride de leurs chevaux, ils attendaient, en causant à voix basse, que leur tour de s'embarquer fût venu.

— Maintenant ou jamais ! murmura Daniel avec anxiété.

Mais rien ne bougeait autour de lui ; la campagne restait morne et muette.

Un bruit sourd, qui s'élevait de l'autre rive, fit supposer que le bac était enfin arrivé à bon port et que l'on débarquait la voiture et les chevaux ; les claquements lointains du fouet du postillon en apportèrent bientôt la preuve indubitable. Presque au même instant l'agitation du câble de conduite, battant la surface de la rivière, annonça que la barque était déjà en route pour venir prendre le reste des passagers.

— Allons ! pensa Daniel ! tout est dit...
je m'étais trompé.

Une minute s'écoula encore. Tout à coup une voix s'éleva du milieu des eaux : c'était sans doute celle du batelier.

Les gendarmes ne s'y trompèrent pas, et ils firent un mouvement pour se rapprocher de la rivière ; mais ils n'en eurent pas le temps. Cinq ou six hommes, qui semblaient s'être tenus cachés jusque-là derrière la maison du passeur, s'élançèrent sur eux en silence. Surpris par la soudaineté de l'attaque, les braves militaires furent renversés en un clin d'œil, tandis que les chevaux effrayés s'enfuyaient dans toutes les directions.

Néanmoins, les agents de la force publique n'étaient pas encore vaincus, et le premier moment passé, ils se débattirent avec une grande énergie contre leurs adversaires. Ils appelèrent à leur secours leurs camarades de l'autre côté de l'eau, oubliant que toute communication était interrompue entre les deux rives. Le brigadier parvint même à se relever, et sans autres armes que ses poings vigoureux, il chargea ses ennemis avec une fureur extrême.

Le résultat de la lutte était donc encore douteux, mais les prisonniers ne l'attendirent pas. Un des inconnus s'était approché d'eux et leur avait dit d'une voix basse et précipitée :

— Si vous voulez échapper à une mort certaine, suivez-moi.

Maria lui prit le bras avec une espèce de désespoir, tandis que Daniel s'emparaît de celui de sa tante, qui ne songeait pas à résister : et tous s'éloignèrent à grands pas du théâtre du combat.



XII

La maison du Franc.

Daniel Ladrage et les dames de Méréville suivirent d'abord, sous la conduite de leur libérateur inconnu, un chemin tortueux et encaissé qui s'enfonçait dans l'intérieur du pays; mais bientôt ils pri-

rent à travers champs, au milieu des haies et des moissons. Ils marchaient avec célérité et sans prononcer une parole. Enfin, à cinq ou six cents pas environ de la rivière, le guide s'arrêta sous un pommier touffu. Il regardait à droite et à gauche, et manifestait une vive impatience, comme s'il eût attendu quelqu'un qui ne venait pas.

On entendait encore distinctement le combat, qui semblait se prolonger avec des chances diverses. Cependant les agents de la force publique devaient avoir le dessus, car ils s'appelaient les uns les autres à haute voix, et leurs chevaux galopèrent impétueusement sur la grève.

— Nous ne pouvons rester longtemps

ici, dit Daniel au guide ; il me semble que vos compagnons ne sont pas les plus forts, et les gendarmes en allant et venant pourraient nous découvrir.

— La nuit est noire, répondit l'inconnu ; d'ailleurs, cette attaque n'était pas sérieuse ; qu'y a-t-il à gagner avec des gendarmes ? On voulait seulement les occuper pour vous donner le temps de fuir.

— Vraiment ! Et à qui sommes-nous redevables d'un pareil service ?

— Que vous importe ? Profitez-en, et ne vous inquiétez pas du reste. Mais *il* ne vient pas, continua le guide comme à lui-même

en frappant du pied ; il sait pourtant que je ne puis seul...

— Qui donc attendez-vous ?

— Personne.

Il y eut une nouvelle pause, pendant laquelle un coup de feu, suivi bientôt de cris tumultueux, retentit sur le bord de la rivière.

— Quelqu'un de vos gens vient d'être blessé, reprit Daniel ; c'est un jeu dangereux de s'attaquer au brigadier Vasseur. Mais, au nom du ciel ! que faisons-nous

ici? Si réellement votre intention est de nous sauver, nous perdons un temps précieux.

— En effet, dit Maria effrayée, le bruit se rapproche de nous.

— Ce serait un hasard si les habits bleus venaient de ce côté, répliqua l'inconnu, car nos gens doivent manœuvrer pour les attirer dans une autre direction. Cependant, il se pourrait... Allons! poursuivit-il brusquement, j'agirai pour le mieux; ce n'est pas ma faute si on me laisse dans un tel embarras.

Il engagea ses protégés à l'attendre, et

s'éloigna. Peu d'instants après, il revint conduisant par la bride un cheval qu'il avait sans doute caché dans les blés. Alors seulement Daniel reconnut dans son libérateur le docteur vétérinaire qui avait causé si amicalement avec les gendarmes de l'escorte.

— Monsieur, lui dit-il avec cordialité, mes parentes et moi nous sommes pénétrés de reconnaissance pour le service que vous nous rendez. Aujourd'hui, en vous voyant aborder le brigadier, j'avais un vague soupçon du projet que vous avez accompli avec tant de bonheur.

— Et d'où vous venait ce soupçon ? de-

manda le docteur avec un léger accent d'inquiétude ; me connaissez-vous ?

— Non, quoiqu'il me semble que nous nous soyons déjà rencontrés... mais je ne sais quel instinct m'avertissait...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit le docteur en prêtant l'oreille aux cris qui ne cessaient pas ; décidément nos amis ont été mis en déroute, ou peut-être croient-ils que nous sommes déjà loin... Nous ne pouvons plus rester ici.

— Marchez, nous vous suivrons, répliqua Daniel.

— Et que toutes les bénédictions du

ciel vous récompensent de votre générosité ! murmura Maria.

Le médecin monta sur son cheval ; avant de partir, il se pencha pour mieux voir les dames de Méréville, qui s'appuyaient l'une sur l'autre en frissonnant. Après un moment d'examen, il dit avec politesse :

— Mon cheval est doux comme un agneau, et je peux prendre avec moi une de ces dames. Il nous faut encore aller à travers champs, ce qui sera bien fatigant pour elles... Voyons, pourquoi ne commencerais-je pas par cette jeune demoiselle, qui paraît si faible et si délicate ? Le tour de sa mère viendrait un peu plus tard.

Cette obligeante proposition excita la défiance de Maria. Son instinct de femme lui disait qu'en acceptant l'invitation, elle se trouverait à la merci d'un inconnu qui n'aurait qu'à piquer son cheval pour l'emporter loin de ses amis. Aussi refusa-t-elle sans hésiter.

— Je ne veux pas quitter ma mère et mon cousin, répliqua-t-elle ; je suis forte, j'ai du courage, je marcherai comme eux.

— Allons ! reprit le docteur avec impatience, est-ce le moment de se livrer à des scrupules frivoles... Montez, vous dis-je ! ils viennent, et nous devrions déjà être loin.

— Non ! non ! jamais !...

Sans l'écouter, l'officieux personnage la saisit dans ses bras par une feinte subite, et l'enleva pour la poser sur le devant de la selle. Maria poussa un cri ; néanmoins, le cavalier poursuivait son dessein, et la retenait malgré sa résistance. La marquise, qui jusqu'à ce moment était restée comme hébétée, ne sachant ce qu'on lui voulait, tressaillit au cri de sa fille et la saisit à son tour par ses vêtements.

— Laissez-la, manant, homme de rien, dit-elle d'un ton irrité ; c'est mademoiselle de Méréville, c'est une noble demoiselle. Ne la touchez pas ou j'appelle les valets, et je vous ferai châtier suivant vos mérites !

— Monsieur, disait Maria d'un ton suppliant, laissez-moi, je vous suivrai à pied. J'aimerais mieux me livrer à ceux qui nous cherchent que de me séparer de ma mère. Daniel, mon cher Daniel, ne viendrez-vous pas à mon secours ?

Ladrance s'empressa d'intervenir.

— Citoyen, dit-il avec fermeté, puisque mademoiselle refuse si nettement le secours que vous lui offrez, il faut respecter sa volonté.

Il arracha la jeune fille au cavalier dont les forces étaient épuisées et il la déposa doucement à terre. Le docteur, comme si quelque dessein secret venait d'être dé-

joué, poussa un effroyable blasphème qui sentait beaucoup plus le brigand que le paisible bourgeois. Puis, paraissant se raviser, il descendit lui-même de cheval.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il comme à lui-même, nous irons tous à pied... Ils sont attachés les uns aux autres comme les grains d'un chapelet. Ma foi ! je vais les amener là-bas, et l'on s'arrangera comme on voudra.

Tout en grommelant, il avait attaché la bride à l'arçon de la selle, relevé les étriers ; puis, donnant une tape légère à sa monture :

— Allons ! cherche ton chemin, Bucéphale, lui dit-il.

Aussitôt la bête, intelligente et habituée sans doute à cette manœuvre, dressa les oreilles, renifla doucement, et partit dans une direction opposée à celle où se trouvaient les gendarmes. Au bout de quelques secondes, sa forme légère s'était effacée dans les ténèbres.

— Et nous, partons maintenant, reprit le docteur dont la voix était redevenue calme ; nous n'avons que trop attendu.

On se mit en marche avec de grandes précautions. Le docteur s'avancait le premier pour sonder le terrain, et indiquait la route ; puis venaient les fugitifs, se tenant par le bras, serrés les uns contre les autres, moins pour se préserver de chutes

possibles sur ce terrain accidenté que pour se prémunir contre toute nouvelle tentative de séparation. L'obscurité était profonde ; on n'y voyait plus à deux pas devant soi, mais le guide connaissait parfaitement la localité, et ne montrait aucune hésitation.

On marcha ainsi pendant un quart d'heure. Le tumulte avait cessé du côté de la rivière ; seulement il s'élevait de çà, de là, des chuchotements, parfois même des appels mystérieux, des coups de sifflet. Le docteur s'arrêtait fréquemment pour écouter, puis on se remettait en route avec ardeur.

Daniel commençait à s'inquiéter de la

réserve obstinée du médecin. A qui ses parentes et lui étaient-ils redevables de leur délivrance ? où les conduisait-on ? quels projets avait-on sur eux ? Il profita d'une halte pour adresser à l'inconnu de nouvelles questions à ce sujet.

— Chut ! répliqua le docteur en prêtant l'oreille, on vient par ici.

En effet, un bruit de chevaux et de voix humaines s'élevait d'un chemin peu éloigné.

— C'est le brigadier, murmura le guide, vite cachons-nous et ne bougeons plus.

Il se courba de manière à être complè-

tement invisible dans les blés. Daniel et Maria l'imitèrent, mais la marquise résista opiniâtement aux efforts de sa fille et de son neveu pour l'obliger à prendre la même posture.

— Je ne veux plus rester ici, dit-elle à voix haute ; je ne saurais courir ainsi les champs au milieu de la nuit. Qu'on fasse approcher la voiture ! que les valets à cheval reviennent autour de moi !

Ces paroles, prononcées d'un ton animé, résonnèrent au milieu du calme de la nuit, et la malheureuse insensée restait toujours debout.

— Le coup est manqué, murmura le

guide en se disposant à fuir : la folle a tout perdu !

Daniel suppliait sa tante de se cacher, mais sans pouvoir rien obtenir d'elle. Au contraire, elle se préparait à faire un appel direct aux cavaliers, quand Maria, lui saisissant la main, lui dit avec un accent de désespoir :

— Silence ! ma mère, c'est nous que l'on cherche... silence ! ou avant huit jours, peut-être, vous et moi nous mourrons sur la place publique, de la même mort que mon malheureux père !

Le remède était violent, mais il sembla

que cette terrible parole eût pénétré jusqu'à l'intelligence engourdie de madame de Méréville. La pauvre femme pâlit, frissonna, et elle s'affaissa presque mourante dans les bras de sa fille.

La résistance de la marquise avait attiré l'attention des cavaliers ; ils s'arrêtèrent tout à coup.

— Brigadier, dit l'un deux, que Daniel reconnut pour le gendarme dont il avait reçu les premiers secours à la ferme du Breuil ; là, derrière ce champ de blé, on a parlé tout à l'heure, et j'ai cru voir s'agiter quelque chose.

— Que personne ne bouge ! répondit

Vasseur avec impatience. Les coquins madrés qui nous ont joué ce mauvais tour voudraient bien nous attirer sur ces terrains labourés et détremnés d'eau de pluie, ou s'empêtreraient nos chevaux ; mais ne quittons pas la route frayée... Demain, nous retrouverons la trace de ces drôles ; plusieurs d'entre eux portent de mes marques, et l'un d'eux au moins est grièvement blessé. Le plus pressé maintenant, est de rattraper nos prisonniers, et il nous faut pour cela garder soigneusement les abords du village.

— Comme vous voudrez, brigadier, répliqua l'autre ; mais, tout en cherchant ces pauvres gens, je prie Dieu de ne pas les trouver. Ce ne sont pas des malfaiteurs,

après tout, et je ne verrais pas un grand inconvénient...

— Tu as bon cœur, mon garçon, répondit le brigadier délibérément, mais tu resteras huit jours aux arrêts quand nous rentrerons à la gendarmerie, pour t'apprendre à interpréter ainsi ta consigne. Je donnerais tout ce que je possède pour savoir ces pauvres dames et ce brave jeune homme hors de danger ; mais je m'étranglerais avec le ceinturon de mon sabre plutôt que de laisser fuir des prisonniers confiés à ma surveillance. Il y va de notre honneur. Ainsi donc, assez causé, et continuons notre tournée ; demain il fera jour.

Et la troupe s'éloigna.

Les fugitifs étaient toujours blottis dans le chaume ; quand le bruit eut cessé, le docteur se leva :

— En route à notre tour ! dit-il ; on parle de gens blessés, et l'on aura sans doute besoin de moi là-bas... Allons ! et de la prudence ! car, vous le voyez, on ne vous ménagerait pas plus que nous.

Ils se mirent à marcher d'un bon pas.

— Vous refusez donc de nous faire con-

naître nos libérateurs? demanda Daniel au guide après une pause.

— Encore une fois, que vous importe?

— L'homme dévoué qui dirige ce complot ne serait-il pas un certain colporteur que j'ai rencontré récemment...

— Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous? Moi, je n'ai rien à dire, on vous expliquera plus tard ce que l'on voudra.

— Eh bien! docteur, un mot seulement. Vous nous conduisez sans doute au village

dont parlait tout à l'heure le brigadier ; ne craignez-vous pas que les recherches de la gendarmerie...

— N'ayez pas d'inquiétude ; ceux qui m'emploient sont plus rusés et plus forts que le brigadier Vasseur lui-même. Mais n'essayez pas de deviner la vérité, vous n'y parviendriez pas.

Daniel n'osa pas insister ; il soupçonnait vaguement un danger plus grand encore que le danger auquel ses compagnes et lui venaient d'échapper. Cependant il ne dit rien, de peur d'inquiéter Maria, qui se montrait toute heureuse maintenant de sa délivrance et marchait d'un pas assuré.

Quant à la marquise, encore sous le coup des paroles émouvantes de sa fille, elle se taisait et se laissait conduire comme une enfant.

Au bout d'un nouveau quart d'heure, on fut arrêté par un obstacle, soit clôture ou bâtiment, que la profonde obscurité de la nuit empêchait de reconnaître. Cependant le docteur ne montra pas d'hésitation, on frappa plusieurs coups, d'une manière particulière, à une porte invisible.

Bientôt une voix étouffée demanda de l'autre côté :

— Est-ce toi, Baptiste?

— C'est moi.

— Et l'amènes-tu ?

— Je l'amène... Et *lui*, est-il rentré ?

— Pas encore ; mais il ne saurait tarder.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE (SUITE).

	Pages
Chapitre VII Une nuit d'angoisse (suite).	1
— VIII. Le Rouge-d'Auneau.	39
— IX. La délivrance	127
— X L'interrogatoire	163
— XI. Le bac de Grandmaison.	234
— XII. La maison du Franc.	293

FIN DE LA TABLE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

PHILOSOPHY 101

LECTURE NOTES

BY

DR. [Name]

CHICAGO, ILL.

19[Year]

PHILOSOPHY DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

19[Year]

PHILOSOPHY DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

19[Year]

PHILOSOPHY DEPARTMENT

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

19[Year]





